

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- |                                     |   |                                     |   |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/>            | Coloured covers /<br>Couverture de couleur  | <input type="checkbox"/>            | Coloured pages / Pages de couleur   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers damaged /<br>Couverture endommagée   | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées   |
| <input type="checkbox"/>            | Covers restored and/or laminated /<br>Couverture restaurée et/ou pelliculée   | <input type="checkbox"/>            | Pages restored and/or laminated /<br>Pages restaurées et/ou pelliculées   |
| <input type="checkbox"/>            | Cover title missing /<br>Le titre de couverture manque  | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/<br>Pages décolorées, tachetées ou piquées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured maps /<br>Cartes géographiques en couleur  | <input type="checkbox"/>            | Pages detached / Pages détachées  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /<br>Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)  | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence  |
| <input type="checkbox"/>            | Coloured plates and/or illustrations /<br>Planches et/ou illustrations en couleur   | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /<br>Qualité inégale de l'impression  |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Bound with other material /<br>Relié avec d'autres documents  | <input type="checkbox"/>            | Includes supplementary materials /<br>Comprend du matériel supplémentaire   |
| <input type="checkbox"/>            | Only edition available /<br>Seule édition disponible  | <input type="checkbox"/>            | Blank leaves added during restorations may<br>appear within the text. Whenever possible, these<br>have been omitted from scanning / Il se peut que<br>certaines pages blanches ajoutées lors d'une<br>restauration apparaissent dans le texte, mais,<br>lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas<br>été numérisées. |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion<br>along interior margin / La reliure serrée peut<br>causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la<br>marge intérieure. |                                     |   |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /<br>Commentaires supplémentaires:  |                                     | Pagination continue.  |

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

7<sup>ME</sup> ANNEE, No 344.—SAMEDI, 6 DECEMBRE 1890

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



### PENSERS D'HIVER !

*L'hiver nous arrive avec ses froidures,  
Neiges et frimas, tempêtes, glaçons ;  
Belles, secouez vos douces fourrures,  
L'hiver nous arrive avec ses froidures.  
Les rives, déjà, s'ornent de bordures,  
Le vent, dans les bois, rend d'étranges sons.  
L'hiver nous arrive avec ses froidures  
Neiges et frimas, tempêtes, glaçons.*

*Décembre engourdit le sein de la terre,  
Voici la saison des rudes autans.  
Tout semble, partout, mourir et se taire ;  
Décembre engourdit le sein de la terre.  
L'espoir seul répand sur l'hiver austère,  
Un peu des rayons du prochain printemps.  
Décembre engourdit le sein de la terre, ;  
Voici la saison des rudes autans.*

*A toute saison vous faites des charmes,  
Béni soyez-vous ! ô Dieu de bonté !  
L'hiver a de joie autant que de larmes :  
A toute saison vous faites des charmes !  
Peur le pauvre, hélas ! que les froids alarment,  
Qu'on le rende heureux par la charité !  
A toute saison vous faites des charmes,  
Béni soyez-vous ! ô Dieu de bonté !*

*Frid Glen*

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 6 DECEMBRE 1890

## SOMMAIRE

TEXTE : Poésie : Penseurs d'hiver (avec encadrement), par Frid Olin.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—O Canada, mon pays, mes amours ! par Eugène Renault.—Littérature : Pages nouvelles, par le Rév. Père Didon.—La vie américaine (suite), par Louis de Saintes.—Les économies de Jeanne (monologue), par German Picard.—La science amusante, par Tom Tit.—Poésie : Sonnet, par Louis de Saintes.—Hommage affectueux, par Hermance.—Bibliographie, par Rodolphe Brunet.—Montréal le matin : Croquis d'été, par E. Z. Massicotte.—Nos gravures.—Nouvelles à la main.—Voyages.—Usages et coutumes, par Ann Sèph.—Feuilleton : Fleur-de-Mai (suite).

GRAVURES : L'hiver.—Un groupe de sport Québécois. Portraits : L. P. Hébert ; P. Laperle ; J. O. Gratton.—Le coup de canoër

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

|                       |       |
|-----------------------|-------|
| 1 <sup>re</sup> Prime | \$50  |
| 2 <sup>me</sup> "     | 25    |
| 3 <sup>me</sup> "     | 15    |
| 4 <sup>me</sup> "     | 10    |
| 5 <sup>me</sup> "     | 5     |
| 6 <sup>me</sup> "     | 4     |
| 7 <sup>me</sup> "     | 3     |
| 8 <sup>me</sup> "     | 2     |
| 86 Primes, à \$1      | 86    |
| 94 Primes             | \$200 |

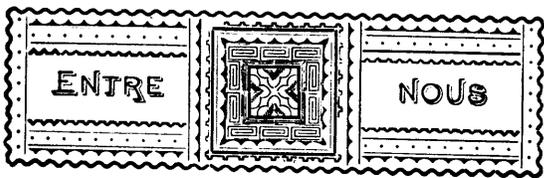
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

## NOS PRIMES

## QUATRE-VINGT-DIXIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt dixième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de NOVEMBRE), aura lieu samedi, le 6 DECEMBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



Vous savez qu'il y a deux cents ans l'amiral Phipps mit le siège devant Québec et fut obligé de partir, au bout de quelques jours, non sans quelques dommages causés tant à sa flotte qu'à sa réputation.

Nous en avons parlé ensemble, il y a deux mois à peine, à propos de Frontenac.

Je ne pensais plus à ce marin malheureux quand, en causant un soir d'un petit voyage que j'ai fait au Labrador canadien, je dis quelques mots des chercheurs de trésors qui sont encore nombreux parmi les pêcheurs de la côte nord.

Beaucoup d'entre-eux, en effet, sont persuadés que les Anglais et les Français, quand ils ne se sentent pas en force pour lutter, enfouissent les richesses qu'ils avaient à bord, dans une île ou un point de la côte, puis font voile au plus vite

pour échapper à l'ennemi. D'autres légendes existent aussi à propos des nombreux naufrages dont cette région a été le théâtre et des millions qui reposent ainsi au fond de la mer.

Presque tous ceux qui m'écoutaient avaient peu de confiance dans le résultat des recherches que l'on pourrait faire, en se basant sur l'histoire et les récits des habitants de la côte.

—Cependant dit tout à coup l'un de nous, il y a des exemples de chercheurs de trésors qui ont réussi.

—Qui cela ?

—Je prends l'un des plus remarquables, l'amiral Phipps, dont vous parliez l'autre jour dans le MONDE ILLUSTRÉ, qui est devenu riche tout à coup, et qui a fondé la maison des marquis de Normandy, qui ont actuellement une des plus grandes fortunes du monde.

—Une histoire ! contez-nous là, je vous prie.

—L'histoire, l'histoire de l'amiral Phipps.

\*\* —Oh ! elle n'est pas de moi, je l'ai lue dernièrement dans une étude que M. C. de Varigny a publiée sur les *Grandes fortunes aux Etats Unis* ; je vais vous la raconter à peu près.

Williams Phipps, l'amiral, le gouverneur du Massachusetts, le millionnaire Phipps n'est pas venu au monde dans un palais, pas même dans un modeste château.

Non, c'était le fils d'un fondeur de Woolich, dans l'état du Maine, et il n'avait pas même le triste bonheur d'être fils unique, puisqu'il était le dix-neuvième enfant du pauvre ouvrier qui en avait vingt six.

Voilà un père de famille qui, de nos jours, pourrait doublement bénéficier de la loi Mercier !

Chacun devait gagner son pain le plus tôt possible, et le jeune Williams quitta la maison paternelle pour garder les troupeaux d'un cultivateur voisin, à l'âge où nous commençons à lire et à écrire.

Ce berger de l'Amérique toute jeune encore ne ressemblait guère à ceux qui envoyaient des *bouquets chloé*. certes non, c'était un rude pâtre, pré-décèsseur des *cow-boys* qui devaient faire plus tard leur marque dans les prairies de l'Ouest et y semer des germes d'une civilisation... douteuse, mais enfin, c'était un gardien de troupeaux quelconques ; l'histoire n'est pas très explicite.

\*\* Dans ses longues heures de repos forcé, Phipps,—que je n'étudie plus ici comme ennemi, mais comme homme—pensait à une foule de choses.

Ainsi que la plupart de ses compatriotes, dit M. de Varigny, il rêvait voyages, explorations lointaines, fortune rapide ; mais, ne trouvant pas à s'embarquer, vû son ignorance des choses de la mer, il s'engagea comme apprenti chez un charpentier de navires. Ce fut sa première étape vers l'Océan qui l'attirait, et il s'en fallut de peu qu'il n'allât pas plus loin.

Sa bonne mine lui fit, en effet, trouver faveur auprès d'une riche veuve. Elle s'éprit de lui et il l'épousa, espérant rencontrer dans cette union le moyen de venir en aide à ses frères et sœurs. Mais il en avait vingt-cinq, et la veuve n'y voulut rien entendre, estimant avoir bien fait les choses en le mettant à même de s'établir pour son compte, et de devenir propriétaire du chantier où il travaillait comme ouvrier. Il se résigna donc et attendit.

Un jour, sur le quai de Boston, il surprit une conversation entre deux matelots. Ils parlaient d'un navire espagnol coulé, disait-on, par les pirates, près des Bahamas, avec un riche chargement. Pareilles histoires à pareille époque n'étaient pas rares. Le vieux flibustier Mansfield et ses prédécesseurs ne s'étaient pas fait faute de traquer les galions espagnols, qui, pourchassés, se jetaient parfois à la côte, coulant à pic, et déjouant ainsi la cupidité de leurs ennemis. L'équipage s'en tirait de son mieux, gagnant la plage comme il pouvait. Des matelots de Mansfield avaient, tant bien que mal, noté la côte sur laquelle celui-ci échouait, et c'était d'eux que les marins de Boston tenaient leurs renseignements.

William Phipps les fit causer, en tira ce qu'ils savaient et rentra chez lui, songeur. Son parti

était pris : il entendait se mettre à la recherche de l'épave, mais il lui fallait persuader sa femme. Il y réussit, non sans peine, vendit son chantier, acheta un navire, l'équipa et enrôla un équipage d'aventuriers, leur promettant part au butin.

Soit hasard, soit habileté, il trouva ce qu'il cherchait. Le navire avait coulé dans une anse, par une mer peu profonde. William Phipps retira la plus grande partie du chargement et bon nombre de sacs de doublons, assez pour satisfaire un appétit modéré, mais, à coup sûr, pas suffisamment pour une ambition comme la sienne.

Il revint à Boston, rapportant, outre sa part de bénéfice, la curieuse histoire d'un autre navire qui se serait perdu, quelque cinquante ans auparavant, près de Port de la Plata, chargé de lingots d'or et d'argent. Les renseignements qu'il avait pu recueillir différaient quant à la localité précise, mais concordaient quant au fait et à la valeur du chargement. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer l'imagination d'un homme auquel la fortune venait de se montrer propice et qui rentrait chez lui avec un trésor dont la rumeur publique grossissait l'importance.

Il essaya d'obtenir l'aide du roi d'Angleterre, n'y réussit qu'à moitié et se décida cependant à partir de nouveau.

Un nouveau navire fut armé, et William Phipps reprit la route des mers du Sud. Chemin faisant, instruit par l'expérience, notre aventurier mûrit ses plans, inventa et fabriqua la première cloche à plonger, recruta sur la côte des Indiens pêcheurs de perles, fit construire une forte chaloupe pour fouiller les anses, et reprit son exploration au point où il l'avait abandonnée quatre années auparavant. Pendant des semaines il explora, décidé, cette fois, à ne pas survivre à un insuccès, et à laisser son corps dans cette mer qui gardait le trésor objet de ses convoitises. L'idée du suicide le hantait impérieusement au moment même où la fortune cédait à sa persévérance.

Un jour, penché sur le bastingage du navire, il aperçut ce qu'il crut être une algue marine d'une forme étrange ; elle flottait à la surface de l'eau comme retenu dans les interstices d'un rocher. Il donna ordre à un plongeur de la lui chercher. Le plongeur obéit et rapporta un bout de filin couvert de végétation ; il ajouta avoir entrevu, sur un fond de sable, quelque chose qui ressemblait à un canon. En un instant, la nouvelle se répandit à bord ; et l'équipage surexcité d'accourir sur le pont. Williams Phipps fit immédiatement préparer la cloche à plongeur, sous laquelle prit place l'Indien le plus expérimenté. Quelques minutes après, il reparaisait, tenant dans ses mains une barre d'argent massif.

"Dieu soit joué ! s'écria Phipps ; nous le tenons enfin, et notre fortune est faite !"

La sienne l'était, et sa dynastie fondée.

On se mit à l'œuvre avec ardeur. Officiers, matelots, Indiens, redoublèrent d'efforts, et en peu de jours 300,000 livres sterling (7,500,000 francs) en lingots d'or et d'argent avaient passé du fond de la mer à bord du navire.

Trois mois plus tard, Williams Phipps rentrait à Londres, triomphant, enseignes déployées, au milieu des acclamations de la population, émerveillée de son succès.

Ce succès fut suivi d'autres et, ainsi que je le disais en commençant, il devient amiral, gouverneur du Massachusetts, fut vaincu à Québec par Frontenac, tomba un peu en disgrâce, fit des spéculations de terrains et mourut en laissant des millions.

—Dites donc encore que les chercheurs de trésors ne réussissent pas !

\*\* Je vous parlais, la semaine dernière, ou plutôt je disais deux mots de l'illustre cardinal Lavignerie, à propos du discours qu'il a prononcé dernièrement et dans lequel il prêchait l'union en conseillant à ses auditeurs de se rallier à la République.

M. Jules Simon, le penseur, l'écrivain distingué dit en signalant ce fait qui a produit une si grande sensation :

"Oui, félicitons le ; félicitons ce vaillant de prêcher la paix ; félicitons ce combattant de pré-

cher l'union ; félicitons cet évêque de prêcher la soumission au gouvernement établi, au gouvernement régulier, qui représente la volonté du pays, qui est déjà vieux pour un gouvernement français, le plus vieux que nous ayons eu dans ce siècle. J'aurais voulu entendre ce discours ; l'entendre pour mon plaisir, car il ne m'apprend rien, ni sur celui qui a parlé, ni sur le rôle que l'Eglise doit suivre. Je suis sûr qu'il a trouvé un écho dans le cœur de nos marins. Il y avait là un amiral breton, que je connais, qui a dû être content ! mais ce que je souhaite par-dessus tout, c'est que cette grande parole soit entendue par tout le clergé, et par tous les ennemis du clergé.

" Si tous les évêques se mettent à prêcher la paix, comme le cardinal Lavigerie, je défie bien les philosophes de prêcher la guerre. Je suis de leur régiment ; et c'est pour cela que j'envoie mes remerciements et mes applaudissements au delà des mers."

Hein ! que dites vous de ces lignes écrites par un républicain, un vrai, un ancien républicain qui s'est acquis le respect de tous les peuples.

Oh ! on a beau faire et beau dire, la vérité finit toujours par avoir raison.

Et ceci me fait souvenir de ce qui m'est advenu à moi-même il y a près de dix-neuf ans, quand j'arrivais au Canada :

On me questionnait, — (on questionne beaucoup, un peu trop, ici) — on me demandait quelles étaient mes opinions politiques.

Moi, ne pensant pas à mal je répondais franchement que j'étais républicain.

Aussitôt je voyais les mines s'allonger et, un peu plus, je crois que chacun aurait eu la pensée de mettre la main sur son porte-monnaie, de peur d'être volé.

Je n'y comprenais rien, absolument rien, pas un traître mot, surtout quand je constatais que pratiquement tous les Canadiens étaient républicains, mais il y avait je ne sais quel préjugé, quelles idées préconçues contre le nom de la forme du gouvernement républicain, pas la chose, que le temps seul pouvait faire disparaître.

Il y a un an à peine, un de mes amis me rapporta même une réflexion typique échappée à un employé du Parlement de Québec, en parlant de moi :

— Croyez vous, dit-il, que M. Ledieu, du MONDE ILLUSTRÉ, que je supposais être un homme recommandable sous tous les rapports . . .

— Eh bien ? quoi ? a-t-il volé, emporté la caisse, assassiné ?

— Oh ! non, mais . . .

— Quoi encore ?

— Il est républicain !!!

Je ne lui en veux pas, ce brave garçon est un peu . . . un peu naïf, et n'a pas la tête bien solide.

Mais combien je suis heureux de voir aujourd'hui que Léon XIII et le cardinal Lavigerie approuvent mes idées, c'est à dire, entendons-nous, reconnaissent qu'il est temps d'en finir avec les attaques auxquelles de bonnes âmes se livrent depuis plus de vingt ans contre le gouvernement de la République Française.

Quelle leçon pour les fanatiques et les intransigeants, et quel triomphe pour les idées de paix et d'union.

\* \* Au reste, ces idées triomphent partout, et je viens d'en trouver la preuve dans l'union qui vient de se faire entre les deux universités rivales Victoria et Laval.

En avons nous entendu parler de cette question ?

Hier, les salles, bureaux et comité du Parlement de Québec étaient pleines, bondées de médecins tous plus ou moins atteints du bacille de la discorde.

Et ce microbe faisait tant de ravages depuis plusieurs années que l'on se demandait quel savant pourrait bien découvrir un remède, lymphé ou vaccine, capable de le faire disparaître.

Et chose inconnue jusqu'à ce jour ce remède à la désunion est la résultante de l'union de l'Eglise et de l'Etat. L'expérience l'a prouvé.

Quelques heures après l'adoption du bill Laval-Victoria, on a donc assisté à un spectacle étrange,

celui de voir les ennemis du matin, attablés tous ensemble dans les salles du restaurant de la chambre, en train de sabler un verre de champagne, ce qui est le mode moderne d'enterrer la hache de guerre.

Et quand les ombres du soir descendirent jusque dans les salles du Parlement et qu'il fut temps de regagner l'hôtel, on vit les doctes représentants des deux universités partir bras dessus dessous en chantant :

Quand les gens de la noce  
S'en vont dans leurs foyers . . .  
Les uns vont en carrosse  
Les autres vont à pied

D'autres encore chantaient des variantes, mais tout le monde était uni et chacun disait que la plus belle chose était de voir la paix régner dans la politique, dans la faculté et même . . . dans le chapitre.

C'est ce que je voulais démontrer.

*Leon Ledieu*

### O CANADA, MON PAYS, MES AMOURS !

Nous croyons être agréable à nos lecteurs en reproduisant ci-dessous une bluette d'un des anciens rédacteurs du *Courrier du Canada*.

M. Eugène Renault est décédé il y a un mois à peine, à Montmagny, où il occupait depuis dix-sept ans la position d'agent des terres de la Couronne.

Sa carrière journalistique a été bien remplie.

" Pendant près de dix ans, disait le *Courrier du Canada* au lendemain de la mort de M. Renault, il fut sur la brèche, faisant de la polémique avec talent et avec conscience et maintenant toujours le journal dans la direction que lui avait tracée ses premiers rédacteurs.

" Le 10 mars 1873, après avoir donné quinze années de sa vie aux labeurs ingrats du journalisme, M. Renault prenait sa retraite et faisait ses adieux aux lecteurs du *Courrier* . . .

" Depuis cette époque, sa vie a été partagée entre les devoirs de sa charge, le soin de sa famille, les plaisirs de la chasse et de l'étude. Il nous avait conservé sa collaboration qui nous était précieuse, et dont nous ne manquions pas de faire jouir nos lecteurs chaque fois que nous en avions l'occasion.

" Nous résumerons son éloge en deux mots : M. Renault était un chrétien et un patriote. Il avait la foi religieuse et la foi nationale, et dans sa carrière si bien remplie il a toujours été fidèle à l'une et à l'autre. Il laisse à sa famille un nom respecté et une mémoire sans tache."

A l'exception du *Courrier du Canada* que nous venons de citer, aucun journal n'a daigné dire un mot de cet écrivain qui avait été leur confrère pendant dix ans, de 1863 à 1873.

Cette indifférence blâmable de la presse de nos jours a été remarquée par M. Philippe Masson.

Au cours d'une analyse de l'intéressante brochure de M. Faucher de Saint-Maurice, la *Question du Jour*, M. Masson a écrit, dans l'*Association* du premier novembre, qu'il a fait son "entrée dans l'arène du journalisme en 1871, sous la direction de M. Eugène Renault, cet écrivain désintéressé, ce patriote chaud, mort tout récemment et dont la presse sans cœur de nos jours n'a su rien dire" . . .

Cependant, on entassera colonnes sur colonnes pour parodier les hautes vertus, les qualités remarquables d'un négociant qui s'est enrichi par ses nombreuses faillites ou d'un usurier qui aura mis sur le pavé et réduit à la misère une centaine de pauvres diables tombés dans ses griffes de vautour.

Telle est l'intelligence de la presse de nos jours, ou plutôt la mesquinerie qui préside chez certains journalistes infatués à l'endroit des richards par le miroitement fascinateur des pistoles.

Voici ce qu'a écrit M. Renault :  
Un jour, dans l'exercice de mes devoirs officiels

de gardien d'une portion des hautes fataies de l'Etat, j'étais allé reconnaître la frontière en un endroit où elle passe en pleine forêt, dans le comté de l'Islet. Mon guide et moi, nous cheminions lentement et péniblement sur les neiges amolies par les rayons d'un chaud soleil de mars, et la conversation, mise à la gêne par les difficultés et les fatigues de la route, avait fini par cesser complètement.

Tout à coup, durant une courte halte faite pour relever le point, le solennel silence des grands bois fut rompu par l'écho lointain d'une de ces voix rondes, molleuses et puissantes comme on en rencontre si souvent dans nos campagnes. Nous étions à quelques pas de la ligne qui sépare la province de Québec des Etats-Unis, et la voix venait du territoire américain. Je prêtais l'oreille. Ma surprise fit place à la plus vive émotion, et deux larmes m'arrivèrent spontanément aux deux yeux lorsque la bise m'apporta, scandée très distinctement, la finale de la plus éminemment patriotique de nos chansons populaires :

O Canada, mon pays, mes amours :  
Canada, mon pays, mes amours.

Et, sans me rendre compte, sur le moment, de mon émotion, je restai là, planté, l'oreille tendue, aussi longtemps qu'arrivèrent jusqu'à moi les accents de cette voix qui s'éloignait graduellement.

Dans le fond, c'était pourtant bien simple, cet incident. Un chantier, dont rien ne m'avait indiqué l'existence, était établi dans le voisinage, et un des *bûcherons*, un Canadien, allait, en chantant, conduire sa charge de billots au débarcadère. Mais mon imagination, frappée à l'improviste, ne s'était pas arrêtée à cette interprétation. Pour elle, ce n'était pas Pierre, ou Jacques, ou Baptiste musiquant pour se distraire au travail ; c'était un enfant du pays, envoyant pardessus la frontière un chant d'amour à la patrie, et, sous l'empire de cette illusion d'un instant, je me mis à faire chorus de toute la force de mes poumons.

Ces jours derniers, à je ne sais quel propos, cette aventure me revenait à la mémoire et, de réflexions en réflexions, je me mis à songer à ces frères que le vent de l'immigration a emportés loin du pays natal ; et comme dans la grande forêt de l'Islet, il me semblait entendre, venant d'au-delà la quarante cinquième degré de latitude et dominant tous les bruits de la terre, un concert d'une indicible harmonie ; c'était le demi-million et plus de Canadiens-Français des Etats-Unis chantant en chœur, dans un accord parfait, le patriotique hosanna :

O Canada, mon pays, mes amours :  
Canada, mon pays, mes amours.

En me transportant en esprit sur le territoire américain, j'assistais au touchant et émouvant spectacle d'un petit peuple serré autour d'un drapeau surmonté d'une croix et se frayant un large et sûr chemin à travers une agglomération formée de toutes les races du monde.

Ici, ce n'est plus de la fiction ; c'est de la réalité. C'est bien dans cette virile et noble attitude que nous retrouvons aujourd'hui la colonie canadienne française des Etats-Unis, demeurée, comme corps, française d'esprit et d'allures et restée fidèle à la foi de ses pères.

Puissiez-vous toujours, ô mes frères de là bas, puissiez-vous toujours marcher dans cette voie ! Puissiez-vous toujours garder au fond de vos cœurs l'image de la patrie absente ! Puissiez-vous confondre toujours, dans un inaltérable amour, ces traditions religieuses et nationales qui ont sauvé du naufrage le peuple canadien français à une époque où, suivant toutes les prévisions humaines, il devait infailliblement périr.

Et dans les moments d'angoisses, aux heures de tribulations, serrez les rangs autour de vos clochers et, les yeux fixés sur le drapeau de ralliement, répétez avec entrain, pour ranimer votre courage et votre foi en l'avenir :

O Canada, mon pays, mes amours :  
Canada, mon pays, mes amours.

*Eug. Renault*



## PAGES NOUVELLES

## " JÉSUS-CHRIST "

Le nouvel ouvrage du P. Didon, *Jésus-Christ*, est le livre du jour. Les éditions s'enlèvent si rapidement que la maison Plon, Nourrit et Co, de Paris, ne peut arriver à fournir les libraires. Par les quelques pages qui suivent, nos lecteurs jugeront de la beauté littéraire et de l'élévation de pensée de l'œuvre. Le P. Didon a trouvé une harmonie étroite entre la vie de Jésus et le sol qui en fut témoin ; et il nous peint d'un pinceau d'artiste les sites idylliques de la Galilée et les intérieurs où vécut Jésus.

## LE LAC DE GÉNÉSARETH

Le lac de Génésareth est le joyau de la Galilée. Ce n'est pas un saphir toujours bleu ; ses eaux ressemblent à l'opale aux reflets changeants. Lorsque le ciel s'y reflète, éclatant de blanche lumière, il apparaît, tout blanc lui-même, pareil à la neige de l'Hermon.

L'œil ne distingue plus où le lac finit et où le ciel commence. Les collines des deux rives adoucissent, en s'éloignant, leurs arêtes et leur teinte. Les plus proches se colorent d'un violet sombre, les plus lointaines d'un bleu pâle. Le soir, après le coucher du soleil, le lac semble assoupi, ses eaux sans rides, figées, prennent des teintes métalliques. Vu dans sa largeur, il se confond avec la terre : une ligne brillante comme une lame d'acier masque le rivage. Les collines se reflètent vaguement en larges bandes violacées, moirées, sur un fond vert. Par instants, un souffle descend de la montagne et fronce, sans la troubler, la belle nappe immobile ; c'est comme un frémissement. A mesure que le jour décroît, les couleurs du lac s'effacent peu à peu et se perdent dans un gris violet, comme le ciel. Au lever des étoiles, la brise fraîchit, la vague clapote sur les galets, caresse les touffes de lauriers-roses et agite les grands roseaux. Le lac s'éveille et parle ; son murmure est d'une douceur infinie. Les anciens, dit-on, l'avaient nommé Kinnerot, parce qu'il avait la forme d'une harpe, le " Kinnar " des Hébreux. Il en a l'harmonie.

## LA MAISON DE JÉSUS

La demeure où Jésus grandit ressemblait à celles qu'habitent aujourd'hui les Arabes en Palestine. Le type de la maison orientale n'a pas changé depuis des siècles, elle est de forme carrée, en terre ou en pierre ; les murs ne sont souvent qu'un grossier clayonnage revêtu d'argile pétrie, séchée au soleil et blanchie à la chaux. Sa toiture est une terrasse surmontée d'une balustrade ; on y monte du dehors par une échelle mobile ou par un escalier fixé à la muraille. C'est là que se trouve la chambre haute, le lieu de la prière et que l'on construit, pendant la saison chaude, une petite hutte en feuillage ou en roseau sous laquelle on dort la nuit.

L'habitation n'a qu'une ou deux chambres et souvent pas d'autre ouverture que la porte ; une cour étroite la précède, entourée d'une clôture en pierre sans ciment ou en fagots desséchés. A l'un des angles de la cour, près de la porte, le four à cuire le pain, — petite rotonde en argile, — un couvercle mobile la ferme, et des cailloux sur lesquels on étend la pâte en tapissent le fond.

L'ameublement est primitif : quelques escabeaux, une table, des coussins étendus le long de la muraille, des matelas et des nattes, un chandelier, une lampe à huile dans un recoin du mur, un large coffre pour le linge et les habits, un boisseau, quelques urnes, la meule en basalte pour le grain. La cheminée ou plutôt le foyer est placé quelquefois au milieu de la chambre ; à la porte de chaque demeure, une petite boîte allongée, la " mezusa ", est suspendue, renfermant un rouleau de parchemin sur lequel sont écrits deux fragments de la Loi, empruntés au Deutéronome.

La maison du charpentier fut la première, la véritable école de Jésus : il grandit là entre son père et sa mère, apprit d'eux à lire les Ecritures, entendit de leur bouche les préceptes de la Loi et l'histoire de son peuple. Cet enfant, qui se sentait et se savait le Fils du Père céleste, voulut recevoir d'un père et d'une mère terrestres les ordres, les enseignements de Dieu, et être initié, comme tous les enfants, à la vie et à la connaissance humaines.

## L'ÉDUCATION JUIVE

Le Juif, dans l'éducation, ne négligeait pas le côté terrestre et pratique : tout Israélite, à quelque sang qu'il appartint, devait apprendre un métier. " Au père incombe la tâche, disent les Talmud, de circoncire son fils, de l'instruire dans la Loi et de lui enseigner un état ". Ceux qui ne donnaient pas de profession à leurs enfants trahissaient un grand devoir : " C'est, dit un Targum, comme s'ils leur apprenaient le brigandage ". Le génie positif et laborieux de la race se trouve là tout entier. Le Juif n'a jamais connu l'indolence, l'oisiveté et cette molle résignation empreinte de fatalisme qui étonne l'Européen chez le fellah de Palestine. Le travail est sacré pour lui, et le métier en honneur, même parmi les rabbis les plus illustres : Hillel et Aquiba, deux des plus grands, étaient fendeurs de bois ; Rabbi-Johanan, cordonnier ; Rabbi-Isaac Nanacha, forgeron, Jésus, fils d'ouvrier, fut charpentier, comme Joseph, son père ; il grandit à l'atelier, dans le travail. Il confectionnait, dit Justin, des ouvrages en bois, des charrues, des jougs et des balances ; il aidait son père et vivait de l'œuvre de ses mains, comme un simple artisan. C'est d'une échoppe que sortira le vrai Maître des hommes. Il reste, en attendant son jour, le modèle des humbles, de ceux dont l'histoire ne sait pas le nom, qui vivent obscurs et ignorés, sous le regard de Dieu. Les années de leur vie se suivent, uniformes ; tout y est silencieux : la douleur et la joie, le travail et la vertu. L'immense multitude vit ainsi ; et ce n'est pas une des moindres forces du Christianisme que de pouvoir présenter à l'imitation du peuple un Christ ouvrier voué, dans son adolescence et sa jeunesse, au labeur quotidien, comme la plupart des hommes.

L'atelier, chez les Juifs, ne faisait pas partie de la maison. Les marchands avaient, au bazar, leurs boutiques ; l'artisan avait près de sa demeure son chantier.

La femme gardait le foyer où elle vivait retirée, pendant que le mari et l'enfant allaient au travail. Elle moulait le grain, préparait les repas, filait la laine, tissait les vêtements, allait puiser l'eau à la fontaine et faire les provisions au marché. On se réunissait aux heures de la prière et du repas ; on se retrouvait, les jours de sabbat et de fête, à la synagogue.

Ces détails de mœurs sont toute la vie extérieure de la petite maison de Nazareth et de la famille de Jésus.

P. DIDON.

## LA VIE AMÉRICAINE

(Suite)

Quant au beau-père, on le voit encore plus rarement. Si ses affaires le conduisent dans le voisinage de la demeure des deux époux, il fait un petit détour pour s'y rendre. Souvent même, il ne prend pas le temps de rentrer. Il ne fait que sonner pour demander : " Pas divorcés, n'est-ce pas ? " Et sur une réponse satisfaisante, l'Oncle Sam retourne à ses affaires d'un pas léger et en se frottant les mains.

Il se promet bien d'envoyer par la poste, à Christmas prochain, un chèque de cinq cents dollars sur sa banque, à ce modèle des gendres, qui a eu la bonne idée de lui prendre sa fille et qui a eu le bon esprit de la garder.

C'est, en effet, chose si facile que le divorce !

Qu'on ne m'accuse pas de partialité à l'égard des belles-mères américaines, ni de vouloir dénigrer à leur avantage leurs semblables d'Europe. Pour prouver à celles-ci tout l'intérêt que je leur porte, je leur donnerai en passant un petit conseil.

C'est bien simple. Faites comme les Américaines ; supprimez la dot que vous donnez à vos filles, et vous verrez que messieurs vos gendres deviendront plus soumis, plus respectueux et plus prévenants envers vous.

Il est certain que beaucoup de mariages ont surtout pour mobile la chasse à la dot. Parfois, déçu dans ses espérances, votre gendre vient vous reprocher aigrement de lui avoir donné moins qu'il avait espéré. De là une foule de discussions qui ne sont pas près de s'apaiser ; votre gendre n'a rien à attendre de vous qu'à votre mort et n'a par conséquent aucun intérêt pressé à vous ménager. L'intérêt, en effet, joue un si grand rôle dans tous les actes de notre vie, qu'il ne serait pas prudent de l'écartier du jeu de toutes ces petites combinaisons.

L'Oncle Sam, comme règle générale, ne constitue pas de dot à sa fille. Il fait pour ainsi dire des avances aux jeunes mariés et les établit suivant sa condition et ses moyens. Ainsi, au point de vue seul de l'intérêt, et sans compter les vrais sentiments d'affection qui devraient toujours unir les membres d'une famille, les enfants sont disposés à ne pas se brouiller avec les bons parents. Ceux-ci ont eu la sagesse de ne pas leur abandonner tout le gâteau à la fois ; ils le leur distribueront par petits morceaux au fur et à mesure de leurs besoins — s'ils sont sages.

D'un autre côté, la spéculation matrimoniale, aux Etats-Unis, — car elle existe plus ou moins dans tous les pays, — a des bases bien moins solides qu'en Europe.

Les fortunes peuvent se construire facilement, mais se démolissent de même. Vous épousez la fille d'un décroisseur ou d'un chiffonnier, et vous pouvez hériter un jour de quelques millions. Si ce n'est pas de votre beau-père, ce sera d'un de ses frères, parti depuis longtemps en Californie. Le charmant oncle ! Et comme on lui pardonne bien de n'avoir pas donné de ses nouvelles à sa famille pendant des années et des années !

Non, les oncles d'Amérique ne sont pas encore tous nés. Evidemment, l'avenir nous en réserve un grand nombre.

D'un autre côté, vous pouvez épouser la fille d'un millionnaire, sans qu'il tombe un sou de ses millions dans votre poche ; soit par suite d'une débâcle financière, soit que vous soyez déshérité. Vous n'êtes, sans doute, pas du goût de votre beau-père. S'il n'a pu vous empêcher de prendre sa fille, il saura bien vous défendre l'accès de sa bourse.

Quand on voit des gens se marier successivement à trois ou quatre femmes, puis revenir à leur première, il semble que ces singuliers épouseurs se soient mis en tête d'essayer différentes personnes avant d'arrêter son choix. C'est avec ce sans gêne que l'on voit certains acheteurs goûter toute une série de melons, au marché, et prendre en définitive celui qu'ils ont goûté le premier.

Le premier mouvement est toujours le meilleur, selon un dicton qui a du vrai.

Devant de tels faits, on peut crier holà ! et avancer sans crainte qu'une législation plus restrictive sur le divorce, comme sur le mariage est fortement à désirer.

Ici se placent naturellement deux petites histoires assez curieuses, parfaitement authentiques et de dates récentes :

" *Marié pour la troisième fois avec la même femme.* — L'acteur allemand, Ernst Possart, actuellement en tournée à New-York, est allé épouser, par-devant le maire de Brooklyn, son ancienne femme, Anna Deinet, dont il a été divorcé déjà deux fois. C'était donc pour la troisième fois qu'Ernst et Anna se mariaient, et, cette fois, leur fille, âgée de douze ans, assistait à la noce de ses père et mère."

" Deux époux sont depuis trente ans dans les liens du mariage. Ils ont toujours vécu en bonne intelligence, et, tout en élevant une nombreuse famille, ont réussi à se faire pour leurs vieux jours une position indépendante. Voilà que tout à coup, à la suite de petites mésintelligences, suscitées par un malentendu ou par la jalousie de leur voisinage, ils s'aperçoivent qu'il y a eu erreur dans leur existence, qu'évidemment ils n'étaient pas faits l'un pour l'autre. Ils divorcent. A quelque temps de là, ils s'aperçoivent de nouveau que l'er-

reur n'était pas dans le mariage, mais bien dans le divorce. Ils retournèrent donc devant le juge et, moins de six mois après leur séparation, ils réintégrèrent ensemble le domicile conjugal, comme deux honnêtes époux qui seraient allés en villégiature chacun de leur côté et qui sont heureux de se retrouver."

Si l'on abusait du divorce que de cette façon-là, il n'y aurait encore pas trop à redire.

\* \*

Pire que le divorce est la polygamie. Ce vilain vice, trop répandu sous une autre forme dans le monde entier, existe ici dans le domaine légal. Il y a des gens qui se marient avec deux ou trois femmes et même davantage.

A la façon dont se font les mariages, il est facile de comprendre que ce soit chose très faisable. C'est surtout d'une très grande commodité pour les commis-voyageurs.

J'ai entendu parler de l'un d'eux qui avait pris femme dans les six ou sept centres commerciaux où il établissait successivement son quartier général, dans le courant de l'année. En bon spéculateur, notre homme avait su bien choisir ses épouses ; toutes étaient dans une position à lui fournir de l'argent plutôt qu'à lui en demander. Il recevait tour à tour de six à sept mains et n'avait pas à payer de note d'hôtel.

Mais les meilleures combinaisons ont leur temps. Un beau jour, une des épouses découvrit qu'elle n'était pas seule. Cette seconde fit découvrir la troisième, puis la quatrième et ainsi de suite jusqu'à la septième.

Jugez de la scène.

C'est celle qui se déroule devant les tribunaux américains, sur une plus petite échelle, heureusement. Mais deux épouses à la fois, c'est déjà trop.

Les Mormons, on le sait, appartiennent à une secte religieuse qui professe ouvertement la polygamie comme un dogme. Pour se mettre d'accord avec le code, ils ont bien soin de ne se marier civilement qu'avec une seule femme. De cette façon, ils ne violent pas la loi et échappent à toute action judiciaire.

*Louis de Saintes.*

(La fin au prochain numéro)

## LES ECONOMIES DE JEANNE

MONOLOGUE

Jeanne a 18 ans. Elle est en toilette de ville et paraît très animée.)

Eh bien ! oui, j'avais des économies : cent francs en or, cinq belles pièces toutes neuves, dont je pouvais disposer à mon gré.

Or, en revenant de l'Exposition des portraits du siècle, l'autre jour, je m'étais arrêtée devant la vitrine d'un bijoutier et j'avais remarqué un joli bracelet. Depuis longtemps j'en désirais un, je fus tentée ; et, ce matin, avec la permission de maman, je pris mon petit trésor et je sortis, toute heureuse de pouvoir acheter moi-même le bijou convoité.

Aussi marchais-je vite, si vite que ma bonne Marie, qui m'accompagnait et qui n'est plus très agile, avait de la peine à me suivre.

Déjà nous avions remonté la rue de Grenelle et nous allions tourner dans la rue du Bac, lorsqu'une femme, pauvrement quoique proprement vêtue, s'approcha de moi, et d'une voix tremblante me dit :

— Par pitié ! mademoiselle, venez à notre aide. J'ai trois petits enfants et depuis hier il n'y a ni pain ni feu à la maison.

Je compris que je n'avais pas devant moi une mendicante de profession, Je glissai dans sa main une pièce blanche. Elle me remercia très poliment, et se précipita vers la boutique de boulanger la plus proche.

Elle reparut bientôt chargée d'un gros pain, et se mit à courir vers la rue du Four.

Elle avait dit vrai : on avait faim chez elle !

Cette pensée me troubla. Je suivis la malheureuse de loin, malgré ma bonne qui voulait me retenir, et je la vis disparaître dans l'étroite allée d'une vieille et sordide maison.

J'entrai derrière elle et, m'adressant à la concierge :

— Quelle est cette femme qui vient de passer ? demandai-je.

— Une brave femme et bien digne d'intérêt, me fut-il répondu.

Cela me suffisait. Je me fis indiquer son logement.

Au fond d'une cour humide et sombre était un escalier mal tenu. Je montai cinq étages, toujours accompagnée par Marie qui grommelait entre ses dents. Tout en haut, sur le palier, était une porte délabrée. Je frappai doucement... La porte s'ouvrit et je fus saisie d'une immense pitié.

Je n'aurais jamais cru qu'à deux pas de riches hôtels, de somptueux magasins, au centre de Paris, pareille misère pût être ignorée.

Dans une mansarde toute dégradée, toute nue, éclairée par une petite fenêtre à tabatière, deux mauvaises paillasses étaient étendues ; sur ces paillasses, trois enfants à moitié nus dévorèrent, en grelottant, le pain que leur mère venait de leur donner.

— Oh ! m'écriai-je, les pauvres petits !

Marie ne murmurait plus. Elle avait joint les mains.

— Comme ils ont faim ! répondit-elle, comme ils ont froid !

La mère pleurait auprès de la cheminée vide.

— Vite, Marie, repris-je, allez chercher du bouillon, du vin, du bois ; tout ce qu'il faut. Il n'est que temps !

La bonne fille n'entendit pas ces derniers mots. Elle descendait l'escalier aussi vite que son embonpoint le lui permettait.

Cependant, je cherchais par de douces paroles à consoler la pauvre mère et celle-ci, touchée de ma sympathie, reprit confiance et me racontait son histoire.

— Elle avait été heureuse... autrefois, et presque riche. Mais son mari avait été ruiné par un notaire imprudent. Il était mort de chagrin après une longue maladie. Elle était restée veuve à vingt-six ans, avec trois enfants, sans appui, sans autre asile que le grenier où on l'avait reçue par charité.

— Elle avait cherché du travail : mais elle était inconnue dans les ateliers ; elle n'avait rien trouvé. Les anciennes amies avaient refusé de la recevoir. Les meilleures lui avaient fait remettre de mesquines aumônes. Enfin la misère avait éteint sa fierté. Elle était sortie désespérée, et, pour la première fois, elle avait tendu la main dans la rue. Dieu l'avait protégée, puisqu'elle n'avait pas été repoussée. Si elle l'eût été elle n'eût pas osé recommencer, et alors... Alors il eût fallu mourir. Elle... qu'importait?... Mais ses enfants, ses pauvres petits enfants..."

Marie alors reparut. Elle apportait les choses les plus nécessaires, et, derrière elle, venait un homme ayant sur le dos une lourde charge de bois.

En un instant, le feu est allumé. Le bouillon est distribué à la mère et aux enfants ; puis on leur donne de la viande dont ils n'avaient pas mangé depuis longtemps, hélas !

Les petits ne grelotaient plus, et le sourire était revenu sur leurs lèvres roses. La mère avait cessé de pleurer.

— Ah ! mademoiselle, dit-elle, que Dieu vous le rende !

Mais tout cela n'était rien.

— Demain, pensai-je, la faim reviendra. Les enfants auront froid cette nuit. Oh ! non, je ne le veux pas.

Je pris mon porte-monnaie et, le tendant à la veuve :

— Tenez, madame, lui dis-je. Il y a là de quoi donner des vêtements à vos enfants, de quoi les nourrir pendant quelques jours. Après nous verrons. Cet argent était destiné à l'achat d'un bijou. Je n'oserai le porter en sortant d'ici, il me brûlerait le bras. Prenez donc sans scrupule et ayez bon espoir.

Elle hésita un instant, puis elle saisit ma main, qu'elle porta à ses lèvres, et me jeta un regard si

plein de gratitude, que je ne l'oublierai jamais.

— Comment vous nommez-vous, mademoiselle ? demanda-t-elle.

— Jeanne, répondis-je.

Alors elle se tourna vers les enfants.

— Mes chéris, leur dit-elle, rappelez-vous toujours ce nom et priez pour celle qui le porte, car vous lui devez la vie de votre mère et la vôtre.

Les pauvres enfants se jetèrent dans ses bras. — Oh ! oui, dirent-ils, nous nous en souviendrons, petite mère.

Mon cœur battait à se rompre... J'embrassai les bébés qui avaient repris toute leur gaieté. Je promis à la veuve de revenir bientôt, je sortis et me voilà. Je n'aurai pas de bracelet, mais je suis contente, bien contente. Je vais tout raconter à maman, elle dira que j'ai bien fait, elle s'intéressera à ma protégée. La pauvre femme aura du travail, des appuis. Nous assurerons son avenir.

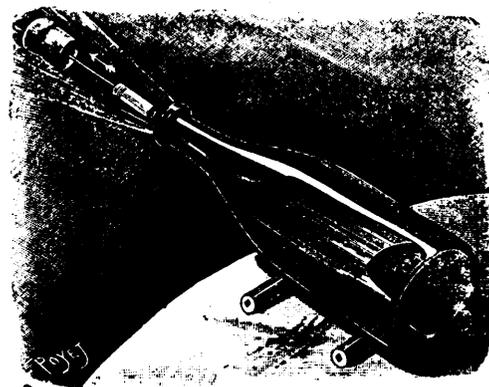
C'est égal, je ne croyais pas ce matin que l'emploi de mes économies de jeune fille me donnerait tant de joie.

GERMAN PICARD.

## LA SCIENCE AMUSANTE

LE COUP DE CANON

Voulez-vous, à table, avoir l'émotion d'un coup de canon, entendre la détonation qui effraie les personnes nerveuses, voir filer l'obus avec la rapidité de l'éclair, et enfin assister au phénomène du recul des pièces d'artillerie ? Vous pouvez hardiment répondre : " Oui ! " Mesdames, car l'expérience que je vous propose est des plus innocentes, ainsi que vous allez en juger. Prenez une bouteille vide en verre épais (la Champenoise est ici tout indiquée) et mettez-y de l'eau jusqu'au tiers de sa hauteur. Faites dissoudre dans cette eau un peu de bicarbonate de soude, contenu, vous le savez, dans les petits paquets que l'on vend pour fabriquer l'eau de Seltz. Vous mettez la poudre de l'autre paquet (acide tartrique) dans une carte à jouer roulée en cylindre et vous boucherez l'un des bouts de ce tube avec un tampon de papier buvard. Suspendez maintenant votre gargousse ainsi fabriquée au bouchon de la bouteille, en y piquant une épingle à laquelle vous attacherez un fil ; l'ouverture du tube doit être en haut, et vous boucherez fortement la bouteille avec le bouchon, après avoir réglé la longueur du fil de façon que le bas du tube ne touche pas le liquide.



Le coup de canon

Voilà notre pièce chargée ; il ne reste plus qu'à faire feu ! Il nous suffit, pour cela, de poser la bouteille horizontalement sur deux crayons posés parallèlement sur la table, et figurant l'affût. L'eau pénètre dans le tube de carton, dissout l'acide tartrique, et le gaz acide carbonique qui se produit subitement, chasse le bouchon avec une explosion violente, tandis que, par l'effet de la réaction, la bouteille roule en arrière sur les deux crayons, imitant assez exactement le recul d'une pièce d'artillerie.

TOM PITT.

Le lion qui a une épine au pied se la laisse tirer avec toute douceur ; mais il n'y a que dans la fable qu'il se souvient du bienfait.—L'abbé Du Bois.



## SONNET — SPHINX

Ta bouche me dit non, ta bouche toute rose,  
Ce doux nid de tendresse où voltige à plaisir  
Un essaim de baisers, si quelquefois je t'ose  
Dévoiler de mon cœur le plus ardent désir.

Mais ton œil amoureux aux paupières mi-closes,  
Miroir de ton âme aux naïves candeurs,  
Semble toujours dire oui parmi ces douces choses  
Qu'un regard attendri porte au fond de nos cœurs.

Ne puis-je, ô sphinx aimé, t'arracher ton énigme ?  
La mer a ses écueils, son affreux borbotynne,  
Comme le noir destin son obscur lendemain.

Et toi, tu tiens mes jours entiers dans ta balance,  
Le désespoir livide ou la douce espérance.  
Quel est donc ton arrêt ? Me tendras-tu la main ?

LOUIS DE SAINTES.

## HOMMAGE AFFECTUEUX

A MADAME ADÉLIA C....

Je vous l'ai promise, et vous l'attendez cette page où doit revivre sous ma plume la plus grande joie, en même temps que la plus grande douleur de votre vie facile.

Je vous l'ai promise cette page—depuis longtemps, c'est vrai—et vous ne comprenez qu'à demi que je sais moins que jamais écrire aujourd'hui, que je ne saurai vous intéresser.

Vous la voulez cette page ? Soit ! puisque votre indulgence m'est à l'avance acquise, je me rends.

\* \*

Je vois encore cette larme briller au coin de votre paupière lorsque vous m'avez dit :

—Mon poupon, Dieu me l'a repris au moment où, sur son front, je mettais glorieusement mon premier baiser,—et c'était une fille !

Pauvre maman d'une heure ! Pauvre et chère enfant, qui avez vu crouler, en un instant, tout un échafaudage de rêves, d'ambitions, d'amour !

Je vous ai plainte, puis j'ai souri. Mais votre grand œil profond s'est fait sévère, et je vous ai vue prête à me dire ce que vous m'avez souvent répété plus tard, là bas, sur les rochers, en face des rapides, chaque fois qu'à travers nos causeries vous vous êtes heurtées à ce vague scepticisme qui vous étonne si fort chez moi : *Tu n'as donc pas de cœur, toi ?* . . .

Chère Adélia ! quelles consolations vous offrir parce que votre petit ange a secoué trop tôt ses blanches ailes, qu'on l'a refusé à vos longues caresses, à vos chauds embrassements ?

Ce que Dieu fait n'est-il pas bien fait ? Ce qu'il ordonne n'est-il pas juste toujours, malgré nos défauts d'esprit et de cœur qui n'ont bien des fois que le même but : posséder, tenir, et qu'un même désir qui ne connaît d'horizon que la terre ? A quoi sert ici bas de former des projets, de nourrir des espérances de bonheur ? . . . Tout est fragile, rien ne tient, et nous n'avons, mon amie, qu'à nous incliner sous la sagesse de cette Main Divine, ou qu'elle donne, ou qu'elle reprenne.

Moi qui ai beaucoup vécu en peu d'années, combien j'en ai vu partir de ces chérubins ! A combien n'ai-je pas fermé les yeux ! de combien n'ai-je pas reçu le dernier sourire, le dernier regard levé vers le ciel, où ils retournent sans l'avoir quitté !

Croiriez-vous que je m'apitoie ou que je pleure ? Croiriez-vous qu'à ces jeunes mamans qui me touchent de si près, je crie : L'arrêt est sévère ; versez, versez des larmes ! . . .

Non. Je bénis Dieu, je le remercie de prendre ces petits êtres quand ils sont purs encore comme le lis, de les enlever au monde, de les soustraire aux mille venins qui pourraient atteindre leur âme. Je bénis Dieu, je le remercie de les emporter dans son beau Paradis, ces chers petits anges ! pour qu'ils prient pour nous qui restons sur la terre à

lutter, à batailler sans relâche, pour nous dont le sort est beaucoup plus aride, et beaucoup plus rigoureux

\* \*

Une fille ! C'était là votre rêve ; ce sont là tous vos regrets.

Ma chère Adélia ! qu'est donc l'existence de la femme sur notre globe ? Ah ! on le dit bien haut : Son rôle est beau, son rôle est grand ! Oui, grand et beau de souffrances continues, d'immolations, de sacrifices, d'abnégations toujours . . .

Dans son cœur où le sublime Créateur a placé en si grande mesure, l'amour et le dévouement dans l'amour, il a jeté aussi la douleur et l'extrême angoisse dans la douleur.

Donnons un simple regard à ce qui se passe autour de nous.

Dans toutes les situations de la vie où il faut payer de soi, qui voyons-nous ?—la femme !

Au fond de toutes les misères de ce triste monde, de ces misères qui arrachent avec des parts de l'existence des parts du cœur même, qui trouvons-nous ?—la femme !

Dans ces actes de chaque jour, connus ou inconnus, cachés ou mis en lumière, dans ces actes où il est demandé beaucoup plus de force d'âme que de coups d'estoc et de taille, qui apparaît ?—la femme !

La femme toujours trouvant dans le secret de sa faiblesse même des abîmes de puissances pour se dépenser, se donner à tout et à tous, autant que les circonstances exigent de son amour ou de sa douleur. Son existence se peut résumer en deux mots : aimer et souffrir, et l'on sait ce qu'enfante ce thème qui est son lot : *aimer en souffrant, souffrir en aimant.*

Que pourrai-je dire de tout ce qui l'attend, de tout ce qu'il lui faut surmonter, subir et vaincre encore pour faire resplendir noblement sur son front l'aurore de dignité avec laquelle elle a été présentée à la vénération du genre humain ? . . .

Chère amie ; penchée sur le gracieux visage de votre fille vous auriez voulu épier son sommeil, ou accourir à son premier cri, calmer, essayer par cette immensité de douceurs dont votre cœur de mère eût été capable, ses premières souffrances, ses premières larmes.

Une fille ! Mais ces vagissements au berceau ne sont que le prélude de toutes les douleurs qui frapperont son être plus tard, une fille ! oh ! sachez le bien, ou qu'elle pleure ou qu'elle rie, moi, en face de cette enfant qui, demain, sera fille, en face de cette fille qui se verra lancée dans l'arène où tant de combats masqués se livrent, dans cette arène où elle doit se déchirer même pour sortir victorieuse de toute lutte, en face de cette enfant, ou qu'elle pleure ou qu'elle rie, moi, je m'attriste.

De même que ses premiers pleurs, ses premiers sourires, ses premiers gazouillements me font peine, et je lui dis du fond de mon âme :

—Pauvre mignonne ! hâte-toi de rire et de chanter ! Tu ignores les ronces du chemin où tu engages tes pas timides ; tu n'entends de bruit encore que la voix caressante d'une maman, et le délicieux rabillage de l'oiseau qui te veut apprendre sa chanson. Hâte-toi de rire et de chanter !

\* \*

Ne la regrette plus ta fillette, ma chère Adélia. Tu commences la vie ; plus tard, tu le sauras de quelles rudesses elle est pleine pour la femme. Tiens-toi tout près du compagnon que le ciel t'a donné : il est fort l'homme, il est fier, audacieux ; pourtant il ne peut rien sans l'aide de plus faible, sans le secours constant de ce baume inaltérable de tendresse, d'attentions, d'encouragement, d'amour que lui verse la femme.

Concentre sur celui qui attend de toi tout son bonheur, sur celui qui t'a choisie entre toutes pour être sa compagne dans les bons et les mauvais jours, les richesses de ton cœur :—un ange là haut vous sourit et vous sauvegarde.

*S. J. Maurice.*

## BIBLIOGRAPHIE

"ÉTUDES ET RÉCITS" PAR P.-J. BÉDARD

Je viens de recevoir un très joli volume sous tous les rapports par M. Pierre Bédard.

La préface est due à la plume d'un écrivain de premier ordre, d'un littérateur qui passe, à bon droit, pour une autorité parmi les gens de lettres, je veux parler de l'auteur bien connu d'*Un Revenant* et de *Coups d'aile et coups de bec* ; enfin, de M. Rémi Tremblay. Ce seul nom suffirait pour donner du prix et une grande valeur littéraire aux *Études et Récits*, mais ce volume a un double attrait, car personne, non plus, n'ignore le talent de M. Pierre Bédard, longtemps caché sous le pseudonyme de Paul Durand, et actuellement président du *Cercle Littéraire Dollard*.

Il est vrai que ma voix ne possède que bien peu d'autorité pour poser aujourd'hui en critique de ce livre, mais, je ne me crois plus téméraire, après avoir lu la préface de M. Rémi Tremblay dont je partage l'opinion éclairée.

Les *Études et Récits* contiennent des articles qu'il a déjà publiés çà et là dans nos revues littéraires, ainsi que plusieurs morceaux inédits ; ses 216 pages sont bien remplies et écrites dans un style incontestablement beau.

Son *Étude sur la littérature française, aux 14e, 15e, 16e et 17e siècles*, est vraiment remarquable par le travail qu'elle a dû demander, par la profondeur des pensées et par la beauté du style.

Puis les plus belles fleurs littéraires abondent dans *la Musique et la Poésie* ; je cite quelques unes des dernières lignes de cet admirable écrit où l'auteur parle du *Concert de la nature* :

"La forêt d'où s'élève le bruit mystérieux de l'épais feuillage agité par le vent, le lac dont les ondes limpides expirent avec murmure sur le rivage, la mer immense qui, dans la tempête, gronde et mugit, et, dans le calme, prie et pleure, ces grandes villes d'où montent en flots d'harmonie les poétiques carillons des cloches, ces champs larges et fertiles qu'égayent les chants mélodieux des oiseaux, ces déserts arides où retentissent d'une manière lugubre les rugissements du lion ; tout semble, dans un accord harmonieux et sublime, laisser monter vers le ciel un cri de reconnaissance et d'amour."

Les *Études et Récits* forment donc un utile et agréable volume que chacun devrait se procurer.

Les articles intitulés : *Notre Avenir, l'Homme de lettres, Homère et Virgile, Sur la Plage, Réverie, Mon Pays, Elle et Lui*, etc., sont tous des morceaux littéraires d'un grand mérite et composés avec un goût exquis.

La plupart exhalent le plus doux et le plus odorant parfum de la littérature canadienne.

Dans *Elle et Lui*, M. Pierre Bédard, qui a dû éprouver les douceurs et les charmes du manteau de Cupidon, sait décrire avec un rare bonheur le sentiment le plus intime d'un cœur de vingt ans.

Je connais plus d'une lecture du MONDE ILLUSTRÉ, qui ont trouvé charmant l'auteur de *Elle et Lui*, retraçant les différentes phases de l'amour avec tout le talent et le savoir d'une personne compétente et que l'expérience de la chose éclaire.

*Mon Pays*, sujet magnifique, prouve que M. Bédard ne dément pas son nom patriotique, et que descendant de patriotes, il a su en garder les nobles sentiments.

*Mon Pays* est écrit dans un style poétique qui répand une odeur de patriotisme que tous les cœurs canadiens français aimeront.

Je ne puis, d'ailleurs, résister au désir d'en donner une petite citation :

"Un ange, après la chute du premier homme, emporta au ciel les fleurs suaves de l'Eden ; mais dans son vol vers Dieu, l'ange laissa échapper quelques belles fleurs dans un immense océan ! Aussi tôt, ô merveille ! une terre s'éleva au dessus des eaux azurées, une terre qui plus tard devra nourrir une race privilégiée, une terre dont le nom fait vibrer les cordes patriotiques de nos cœurs, une terre chérie que nous appelons Canada !

"Un homme, poussé par le souffle puissant de la gloire, l'immortel Jacques Cartier, donna cette belle contrée à la noble France, et ce pays nou-

veau reçut dans son sein des colons français dont nous nous glorifions d'être les descendants".

Plus loin, il ajoute :

" Mais un nom cher à nous tous apparaît dans les pages héroïques de notre histoire : c'est le nom d'un grand patriote, d'un orateur qui, comme un second O'Connell, défendit, avec le courage du lion, sa patrie outragée, et l'aima comme un tendre fils aime sa mère, et ce nom à jamais illustre, nous le proclamons, c'est Louis-Joseph Papin-au ! Sa figure, radieuse traversera les années ; elle sera pour nous cette étoile brillante qui, sur les flots irrités de la mer, remplit d'espoir et de courage l'âme du voyageur effrayé".

Ces quelques lignes citées peuvent donner une idée de ce qu'est : *Mon Pays*.

Le livre de M. Pierre Bédard est un bijou littéraire qui est magnifiquement orné, et sa belle typographie fait honneur aux éditeurs : MM. G.-A. et W. Dumont.

L'auteur des *Études et Récits* a droit à toutes nos félicitations, et si notre voix était plus autorisée, nous lui prédirions le plus brillant avenir.

Une chose qui prouve que M. Bédard est très goûté, c'est le soin avec lequel une correspondante de ce journal, mademoiselle Justa, s'est, tout dernièrement, appropriée ses magnifiques pensées. Elle croyait, peut-être, la naïve fille d'Eve, que M. Bédard était disparu, sans doute ? mais elle s'est heureusement trompée, et nous aurons encore le plaisir de lire des compositions profondes et sérieuses comme *Notre Avenir*, où poétiques et agréables comme *Sur la Plage*.

Nous espérons que M. Pierre Bédard aura tout l'encouragement qu'il mérite, de la part du public qui a déjà applaudi ses talents remarquables, et nous sommes certains que tous verront, avec joie, son entrée dans l'immortelle carrière littéraire à laquelle il se consacrera désormais.

Enfin, nous prions l'auteur des *Études et Récits*, d'accepter nos meilleurs souhaits, et d'espérer en l'avenir qui lui sourit, persuadé d'avance, que les rayons de l'astre nouveau de nos destinées qui monte à l'horizon canadien-français lui seront, justement, favorables.

*Rodolphe Brunet*

## MONTREAL LE MATIN

### CROQUIS D'ÉTÉ

Le soleil apparaît resplendissant de clarté. Sa lumière bienfaisante éclaire la ville encore endormie.

Une buée rose flotte dans l'atmosphère.

Le sommet de la montagne semble déchirer le voile de brume qui l'entoure ; ses cimes altières se colorent de teintes vertes tendres. Les oiseaux, hôtes des arbres, distribués ici et là par la ville, gazouillent l'hymne matinal au créateur.

Tout à coup, cent cloches chantent de leurs voix d'airain le réveil de la nature et commandent au peuple chrétien de commencer par une prière la journée nouvelle, de donner une pensée au Seigneur avant de s'occuper des choses de ce bas-monde.

Dans les rues, le silence n'est troublé que par de rares passants et le bruit de quelques voitures.

La plupart de ces promeneurs matinaux sont des ouvriers. Le travail le plus pénible, le travail grossier, brutal de la main d'œuvre appelle ses esclaves le premier. Pauvres ces hommes, ces femmes, demeurent dans ou près de la banlieue afin de payer moins cher de loyer, et, pour ménager dix centins par jour, ce qui est une somme pour eux, ils font la route à pied.

Insensiblement, les piétons augmentent, augmentent, augmentent. On dirait la marée montante reconquérant le terrain perdu.

Bientôt, les tramways se mettent de la partie et transportent dans toutes les directions les retardataires et ceux qui sont antipathiques aux exercices *pedibus cum jambi-se*.

L'animation se voit partout.

En haut les fenêtres sont ouvertes pour l'aération, en bas les contrevents disparaissent et permettent aux vitrines d'étaler les articles tentateurs renfermés dans une prison de verre.

La ville prend une physionomie gaie. Un brouhaha indescriptible succède au repos. Montréal s'éveille ; Montréal est éveillée.

Pour le témoigner, un sifflet aigu ondule dans l'éther, un autre, puis un autre ajoutent leurs voix stridentes et forment un concert barbare. Des cloches, aux notes diverses, viennent mêler leurs accents et une cacophonie incroyable, inouïe, parcourt les airs.

C'est la septième heure du jour, c'est le rude la-beur qui s'annonce ainsi...

Alors les vastes ateliers se bondent d'ouvriers, les cheminées vomissent des torrents de fumée noire ; le port devient une masse grouillante ; l'armée des travailleurs en plein vent se précipite au combat.

L'intelligence va façonner la matière !

Puis il se produit un moment d'accalmie pendant lequel la scène, sans changer de décors, se remplit de nouveaux personnages.

En effet, c'était les hommes qui prédominaient, maintenant ce sont les filles et les femmes. Le sexe faible a un privilège ; celui de commencer soixante minutes plus tard que la plus laide partie du genre humain. Les petites ouvrières envahissent à leur tour les trottoirs et les tramways, amenant à leur suite la joie insouciant.

Leurs jolis et frais minois, leurs rires sonores, leurs conversations bruyantes, pleines de sons argentins, font un contraste charmant avec les figures halées, graves, impassibles, le gros rire, le parler traînard d'aparavant...

Soudain, huit heures s'avance et prend place sur nos cadrans publics. Nouveau repos, nouveau changement.

Les hommes, en majorité cette fois, reprennent possession des grandes artères.

Mais, voyez quels *Dandies* ils sont. Air fier, habits à la dernière mode, chaussures cirées, marcher plein d'assurance. Ce sont les dignes serviteurs des professions libérales, de la finance, du haut commerce. Comme ils paraissent heureux et comme l'humble plébéien qui les rencontre les envie ! Hélas ! s'il savait que les apparences sont trompeuses, s'il pouvait s'imaginer quel travail intellectuel, quel surmenage de l'intelligence ces personnes sont obligées de faire en dehors du bureau il serait content de sa pauvreté, de son obscurité. Mais, ce qui brille nous attire et nous croquons aux autres le bonheur que nous voudrions avoir...

La matinée est terminée et les affaires commencent.

E.-Z. MASSICOTTE.

## NOS GRAVURES

### UN GROUPE DE SPORT QUÉBÉCOIS

Voici la légende qui se rattache à la photographie que nous publions sous la rubrique " Un groupe de sport québécois".

L'été dernier, le 2 août, le club de sport de Québec a eu ses régattes annuelles, à la rivière Chaudière, quelques milles plus bas que la vieille ville de Champlain.

L'un des principaux concurrents était le gracieux yacht *Iles* ! propriété de MM. R.-J. Ford et A. Simons.

Outre ces deux messieurs, le groupe d'équipage, photographié sur le champ du combat, est complété par mesdemoiselles M. Smillie et J. McGregor, messieurs J. Thom, W. Scott et Jos.-E. Vincent, le photographe amateur à l'obligeance duquel nous devons de pouvoir reproduire cette jolie vue qui illustre une des branches les plus intéressantes de notre sport canadien.

J. S.-E.

### MM. HÉBERT, GRATON ET LAPERLE

Nous offrons, cette semaine, à nos lecteurs, les portraits de trois sculpteurs bien connus. M. Hé-

bert est l'auteur de quantité de travaux fort admirés des connaisseurs.

MM. Graton et Laperle ont été les deux seuls élèves de M. Hébert. Ces deux messieurs, de même que leur maître, laisseront un beau souvenir de leur talent.

La statue en cuivre représentant saint Jacques, et ornant le fronton du transept de l'église Saint-Jacques de Montréal, sort de leur atelier, ainsi que la statue de saint Henri, à l'église du même nom. L'exécution des hauts-reliefs que l'on remarque sur la devanture de cette dernière église est aussi leur œuvre ; le dessin en fut fait par M. Hébert.

Les douze statues en bois du maître-autel de l'église Bonsecours ont été exécutées par eux ; celles représentant saint Michel et l'Ange Gardien attirent l'attention d'une manière particulière.

MM. Graton et Laperle sont deux habiles sculpteurs qui feront certainement honneur à leur professeur, M. Hébert. Nous oublions de dire que tous deux ont été professeurs à l'École des beaux-arts.

Nous terminons en reproduisant le compte-rendu suivant d'une visite d'un reporter de la *Presse*, faite il y a quelques mois :

Un reporter de la *Presse* a fait une courte visite aux ateliers de MM. Graton et Laperle, anciens employés de M. L. P. Hébert et a pu y admirer les œuvres magnifiques qui feront l'ornement de trois églises du diocèse, Sainte-Dorothée, Saint-Jacques le Majeur et du couvent de Sainte-Anne de Lachine.

Le groupe de Sainte-Anne et de la Vierge sera déposé sur la façade de la nouvelle église des sœurs de Sainte-Anne, Lachine. Ce sera un ornement digne du joli temple que les révérendes sœurs viennent d'élever. Ce groupe, haut de neuf pieds, et en cuivre de coppe, a été apprécié par nos premiers artistes d'une manière très flatteuse pour la pose, l'ensemble et les difficultés des grandes proportions. C'est une des meilleures œuvres du genre.

Dans les mêmes proportions, mais paraissant encore de plus haute stature, s'élève, au milieu des ateliers, Saint-Jacques le Majeur, qui est destiné à la nouvelle façade de l'église Saint-Jacques, donnant sur la rue Sainte-Catherine. Les modèles sont fortement accentués, les drapés sont élégants, les grandes lignes larges et vigoureuses, ce qui, des hauteurs où elle sera installée, fera ressortir la figure austère du patron de cette église.

Cette statue est une création qui fait honneur à la sculpture canadienne.

La statue de Sainte-Dorothée, destinée à l'église de Sainte-Dorothée, comté Laval, est de moindres proportions, mais c'est une création qui donnera à l'église de Sainte-Dorothée un petit chef d'œuvre de sculpture. La vierge martyre porte la palme dans la main droite, la couronne de roses sur son front angélique et le costume que la tradition prête aux femmes du temps. L'ensemble de cette statue mérite une mention dans les annales des arts canadiens. C'est un succès.

## NOUVELLES A LA MAIN

Impressions de voyage.

—Et comment as-tu passé tes vacances ?

—Ah ! je n'ai pas eu de chance. Deux anglais se sont tués dans une ascension au Mont-Blanc, la veille du jour où ma belle-mère devait y monter. Alors, elle n'a plus voulu...

\* \* \*

Deux chenapans comparaissent devant la police correctionnelle.

—Où demeurez-vous ? demande le magistrat à l'un des inculpés.

—A la belle étoile.

Et vous ?

—A la mauvaïse !

\* \* \*

Dans un petit village, un brave homme fait visiter l'église et donne les explications les moins claires :

—Cette cloche, dit-il, ne sonne que pour l'arrivée de Monseigneur l'évêque, ou en cas d'incendie, d'inondation : enfin, pour toutes les calamités semblables.



UN GROUPE DE SPORT QUEBECQUOIS

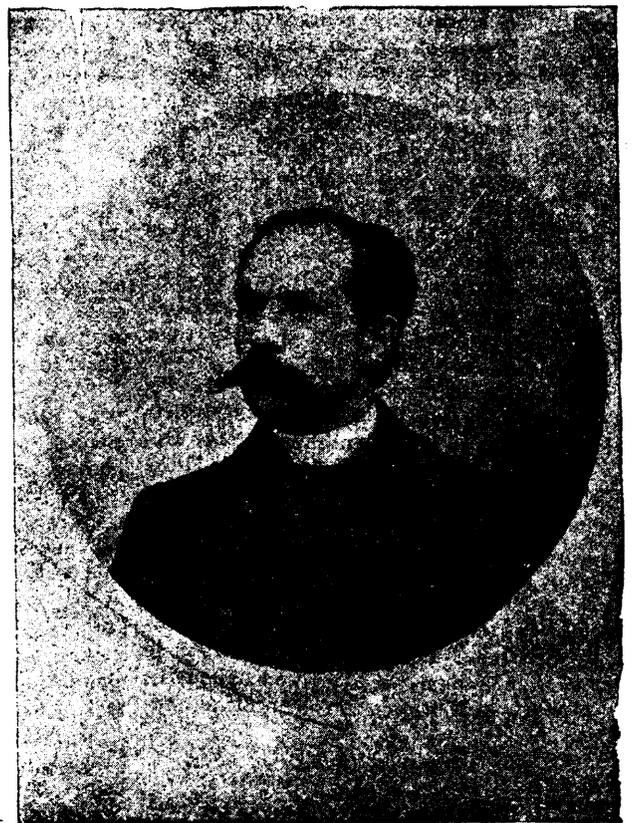
Photo. J. E. Vincent—Photo-gravure Armatrong



L. P. HEBERT, SCULPTEUR



P. LAPERLE, SCULPTEUR



J. O. GRATON, SCULPTEUR



## LES GLACIERS POLAIRES

M. Ch. Rabot vient de publier un article bien intéressant sur les glaciers polaires et les phénomènes glaciaires actuels.

Autour des pôles, les glaciers ne se trouvent plus localisés dans quelques criques de montagnes, comme sous nos latitudes, mais couvrent entièrement des îles dont les dimensions ont presque celles de continents.

L'intérieur du Groënland, par exemple, est occupé par une nappe de glace d'un seul tenant, dont la superficie est égale à deux fois et demie celle de la France.

Sous le ciel radieux d'une belle journée de l'été arctique, ou à la lueur du soleil de minuit, la vue de ces immenses plaines de glace cause au voyageur un étonnement profond. Il doute du témoignage de ses yeux ; il se croit dans une autre planète. En réalité, il se trouve là un autre âge de la terre, à une période géologique depuis longtemps terminée dans nos régions.

À côté de ces nappes de glace qui nous donnent une représentation fidèle des paysages quaternaires, des tribus d'Esquimaux et de Lapons vivent de la chasse, comme nos ancêtres préhistoriques. Entre ces populations et les peuplades qui ont habité des grottes, l'analogie est complète. À tous les points de vue, pour l'histoire de l'homme comme pour l'histoire de la terre, les régions arctiques nous donnent la leçon vivante du passé le plus lointain du globe et de ses habitants.

\* \* \* \*

## RETOUR D'UN EXPLORATEUR

M. B. Charleson est de retour de son voyage d'exploration à la tête des eaux de l'Ottawa. Jusqu'à tout récemment, on supposait que le lac Victoria devait être la source de l'Ottawa, mais M. Charleson a suivi ce cours d'eau jusqu'au lac Camachiegama dont les eaux coulent par une extrémité dans l'Ottawa et par l'autre vers la Baie d'Hudson par le Kapitajewana. La hauteur des terres doit donc passer à travers le centre du lac. Pour y arriver, M. Charleson et ses compagnons ont parcouru 650 milles à partir d'Ottawa. Les explorateurs avaient pour mission d'estimer la valeur pour l'actif de la province de Québec, des coupes de bois non octroyées sur les tributaires de l'Ottawa qui sont navigables pour les radeaux de bois. M. Charleson dit que l'étendue des essences de pin blanc entre le Grand Lac et Port Barrier est sans égale dans la Province.

Cette région est arrosée par l'Ottawa, sur une étendue de 65 milles, où les plus petits cours d'eau offrent de grandes facilités pour le flottant des billots. L'établissement le plus au nord sur la rivière, est à la Baie du Père, à 25 milles de la tête du lac Témiscamingue. C'est une des petites colonies fondées par le Père Gendreau et Mgr Duhamel. Il y a là environ 200 familles à l'aise. On constatait 80 degrés de chaleur le 1er octobre. Les pommes de terre et les navets viennent bien, mais M. Charleson doute si le blé peut y être cultivé ; la gelée s'y fait sentir trop à bonne heure ; mais il croit que l'on devrait en faire l'expérience.

Le bois est la grande ressource du haut de l'Ottawa. M. Charleson signale particulièrement le pin blanc et il en donnera la valeur approximative dans le rapport qu'il présentera bientôt au gouvernement.

\* \* \* \*

## CHEZ LES TIGRES

M. Edmond Plauchut, dans ses "Souvenirs de voyage", que publie la *Revue bleue*, rapporte com-

ment il fit connaissance à Singapour avec un M. d'Harnoncourt, exerçant la profession de chasseur de tigres. Accompagné d'un riche Anglais, son ami et son hôte, M. Plauchut visitait les environs de Singapour, quand ils se trouvèrent en présence d'un homme à cheval, un fusil en bandoulière, un revolver de gros calibre à la ceinture. Ce personnage était suivi d'un chariot sur lequel gisaient trois tigres magnifiques.

La rencontre n'était point ordinaire, et l'on pense que M. Plauchut saisit avec empressement l'occasion d'entendre conter les prouesses cynégétiques d'un pareil Nemrod. Particulièrement sensible aux charmes d'une bonne tranche de rosbif, et surtout à ceux d'une bouteille d'eau de vie, le chasseur consentit à se reposer quelques heures à la villa de l'Anglais. Tout en vidant petit verre sur petit verre, il entama le récit de sa vie errante et de chasses.

D'origine française, mais né en Amérique, M. d'Harnoncourt n'avait jamais pu se plier aux exigences laborieuses de la vie civilisée. Entraîné par son amour de la locomotive, il s'était fait chasseur. Le hasard des circonstances l'avait laissé échoué à Singapour. Il faut l'écouter, racontant une de ses rencontres avec le grand fauve :

"Je me mis en route, armé comme d'habitude, d'une carabine avec balles à pointes d'acier et d'un fort revolver... Il était midi, et après deux heures de recherches, j'avais découvert le sentier par où l'animal devait sortir de son repaire.

"J'armai les deux coups de ma carabine, et j'allais me glisser dans l'intérieur de la jungle, quand je vis le tigre sous le fourré, à dix pas de moi. Il chemina dans ma direction lentement, très cauteleux, inquiet, et, heureusement pour votre serviteur, recevant en plein dans ses yeux éblouis un vif rayon de soleil.

"J'ajustai, je fis feu sans perdre une seconde et courus sur lui le revolver à la main. J'étais cependant bien convaincu que je devais l'avoir foudroyé d'une balle tirée en plein museau. Je ne m'étais pas trompé ; il était mort, et je n'eus pas l'ennui de l'achever.

"Je dois vous dire que je ne chasse pas avec les vêtements que vous voyez sur moi. J'ai une sorte de costume en peau de tigre dans lequel je me coule aussitôt que j'entre en chasse. En outre, ces longs cheveux roux et déjà quelque peu blancs que vous voyez flottant sur mes épaules, je les ramène sur mon visage, de manière à ne rien laisser voir de mon épiderme. Seuls, mes yeux restent autant que possible à découvert, afin de bien voir, de bien surprendre dans les claires prunelles du carnassier le moment précis où il va me dir sur moi."

Avalant coup sur coup plusieurs verres d'eau-de-vie, le chasseur dit comment, après quinze mois de chasse à Singapour, il venait d'abattre son quarantième tigre :

"Je me traînais sur les genoux dans la jungle, suffoquant de chaleur, évitant de faire le moindre bruit, quand, à quinze pas de moi, j'entendis un rugissement sinistre. Il ne pouvait y avoir de doute, le tigre me savait là.

"Je me redressai doucement, le fusil prêt, et, avançant de cinq pas, je me trouvai face à face avec le tigre, le tenant déjà en joue. Il était là, accroupi comme un chat dans un berceau de verdure, ses quatre pattes repliées sur lui.

"Je le tenais si bien au bout de mes deux canons, que je me plus à le regarder pendant une seconde, cherchant de mon côté à deviner ce qu'il pouvait penser en voyant soudainement apparaître devant lui, debout sur ses deux pattes de derrière, un être vivant portant une robe mouchetée, rayée, en tout semblable à la sienne. Eh bien ! Messieurs, je suis convaincu que l'animal n'éprouvait ni terreur ni colère ; il était sous le coup d'une stupéfaction réelle, presque comique. Le naïf carnassier ne revint jamais de sa surprise, car, lâchant la détente de mon arme, je le vis rouler à mes pieds bel et bien foudroyé."

M. d'Harnoncourt touchait du gouvernement de Singapour 50 piastres (soit 250 fr.) pour chaque tigre abattu. Il espérait en tuer une vingtaine par an et mettre de côté quelques ressources pour aller voir la France, l'Algérie surtout : son désir le plus vif était d'aller rivaliser d'audace et d'adresse avec les grands chasseurs de lions.

## USAGES ET COUTUMES

## RAPPORTS AVEC LES SERVITEURS

Le savoir-vivre nous dicte, comme en toutes choses, la conduite que nous devons tenir à l'égard de nos domestiques. Nous ne sommes jamais autorisés à leur parler rudement ou impoliment. S'ils reçoivent notre argent, ils nous donnent leur temps en retour et se fatiguent à notre service. Nous ne pouvons donc exiger leur respect que si nous les traitons avec bienveillance et considération. Agir autrement, c'est violer les lois de la réciprocité.

Un homme ou une femme bien élevée ne dit jamais : "Faites ceci. Apportez-moi cela," mais : "Voulez-vous faire ceci ? Apportez-moi cela, s'il vous plaît." Le domestique obéit toujours avec empressement et bonne volonté quand on lui ordonne de faire une chose en prenant un ton de douceur ou de politesse.

Les personnes généreuses et délicates ne se servent jamais, en présence d'un domestique, d'une comparaison qui peut être injurieuse pour lui. Par exemple : "Il ment, ou il se conduit comme un laquais." Les grandes dames d'autrefois ne se piquaient pas d'une telle sensibilité, allez-vous dire. Je sais, en effet, qu'une duchesse du dix-huitième siècle avait coutume d'envoyer ses laquais en place de Grève, à chaque exécution, leur disant crûment : "Allez à l'école."—Nous ménagons mieux aujourd'hui la dignité humaine et la juste susceptibilité des petits et des humbles ; c'est l'honneur de notre temps.

Mais nous tombons peut-être dans une autre faute. Nous nous soucions moins que les maîtres d'autrefois de nos domestiques et de leur amélioration morale. Nous n'avons que de l'indifférence pour eux, ils nous la rendent... et avec usure. Nous les payons plus cher, mais nous ne leur témoignons ni ne leur portons aucun intérêt. Un mot bienveillant, affectueux, aurait un certain prix pour eux ; ils seraient reconnaissants d'un conseil donné avec mesure, inspiré par un sentiment de bonté.

Ils ne peuvent s'attacher à nous, ils ne font d'ailleurs que passer dans nos maisons.

Nos grand-mères ont connu une époque où les serviteurs faisaient partie de la famille, de par leurs mérites... et ceux des maîtres. Quand les domestiques avaient donné des preuves de probité et d'honnêteté, on leur accordait la confiance à laquelle ils avaient droit, et ils y répondaient bientôt par un dévouement absolu. Peu à peu, ils vivaient de la vie des maîtres, on les mettait au courant des affaires, des secrets, des joies, des douleurs de la famille ; ils se réjouissaient ou pleuraient avec elle ; parfois ils oubliaient si entièrement leur personnalité qu'ils refusaient de se marier pour ne pas quitter la maison, où ils étaient entrés tout jeunes, et ils y mouraient comme le chien fidèle.

J'admets que les domestiques d'aujourd'hui ne valent peut-être pas ceux de ce temps-là, mais ne serait-ce pas parce que les maîtres de cette fin de siècle n'ont pas les qualités des maîtres d'autrefois ?

Le premier devoir du maître à l'égard des serviteurs c'est de conserver ou de développer en eux les idées de moralité. Leur manière de se conduire, en dehors du service, ne peut, ne doit pas lui être indifférente. Les jeunes filles, surtout, seront entourées d'une sévère sollicitude. Il ne faut pas non plus tenter les domestiques en laissant à leur portée des choses précieuses ou de l'argent. Coupable est celui qui fait naître une mauvaise pensée.

Dans les grandes maisons, la vaisselle plate est confiée au maître de l'hôtel, c'est vrai ; mais il sait qu'il en répond, et on fait un inventaire. Les femmes de chambre n'ont pas à s'inquiéter des bijoux ; leur maîtresse les range elle-même et les met toujours sous clef. Il est clair qu'on peut se départir d'un tel luxe de précautions quand on a des serviteurs blanchis sous le harnais, ayant donné mille preuves de garanties d'honnêteté.

ANN SEPH

(A suivre)

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 6 DÉCEMBRE 1890

## FLEUR-DE-MAI

PREMIÈRE PARTIE

LA TIOTE

(Suite)

—Écoute, l'ami,—lui dit Romain,—veux-tu gagner vingt francs ?

L'homme, un petit gros, court, jaune comme un coing, guigna son interlocuteur du coin de l'œil.

Il faut le reconnaître, Romain n'avait pas une mise annonçant la facile dépense de la pièce annoncée.

—Je vais te le faire voir le petit jaune, il n'y a pas d'erreur.

Et Romain montra la pièce.

—Qu'est-ce qu'il faut faire pour gagner vingt francs ?

—Oh ! bien peu de chose. Tu as un morceau de pain ?

—Oui, et un bout de fromage avec, pour mon goûter.

—J'ai aussi une bouteille.

Une goutte d'eau-de-vie... Eh bien ! veux-tu me donner le tout pour vingt francs ?

—Tout de même.

Marché conclu. Et Romain devint aussitôt propriétaire des victuailles.

L'homme allait s'éloigner en courant.

—Oh ! une idée,—se dit Romain,—et celle-là est tout aussi bonne que la première.

Puis tout haut :

—Eh bien ! l'ami, tu pourras remercier le bon Dieu de m'avoir rencontré, je vais te rendre trois services au lieu d'un. Tu me regardes... Je parie que je te fais encore gagner vingt francs ?

—J'ai pu rien—fit l'autre en fouillant et retournant ses poches.

—Mais si, tu as encore quelque chose... tu vas voir...

Le braconnier répéta encore, d'un ton de regret :

—Pour sûr que je n'ai plus rien.

—Eh bien ! change-moi ta veste de velours pour ma cote bleue, ton chapeau de feutre pour ma paille et je te donnerai encore vingt francs.

—C'est y vrai ?

—Les voilà, tout comme les premiers.

L'homme n'hésita point.

Elle était ample, fort heureusement, la veste, et encore les larges épaules de Romain n'y entrèrent-elles qu'à grand-peine. Ça craqua bien un peu, mais avec un effort ça finirait par se faire.

Romain s'était retourné pour dissimuler le gros paquet de billets de banque qui prenait place dans la poche interne de la veste de velours.

—Allons ! l'ami ! bonne chance !... et si, une fois dans le chemin ou sur une route, tu trouves les gendarmes ou les gardes, s'ils te demandent si tu as par hasard rencontré un homme comme ci et comme ça, tu leur diras :

—Oh ! oui, je l'ai vu... Il avait même l'air bien las, il tirait du côté de Salbris...

—Pour sûr que je leur z y dirai.

Et l'homme prit sa course.

—V'là toujours deux atouts que j'ai rencontrés dans mon écart, fit Romain,—en mordant à belles dents la miche.—Jour de Dieu, j'étais t'y creux !.. C'est bête d'avoir faim comme ça. Mais faut pas que je me relentisse, parce que les autres ne m'ont pas lâché, c'est bien certain... Et puis voilà la nuit tout de même... et faudra bien qu'ils aillent se coucher les chiens de chasse...

A présent les bois s'élargissent, mais si la course de Romain devenait plus facile, s'il pouvait marcher d'un pas rapide sur une couche de mousse

moëlleuse et d'herbes douces, la clarté des arbres permettait de l'apercevoir de plus loin...

Néanmoins, il s'enhardissait, quand tout d'un coup des cris partirent sur sa droite.

—Le voilà !—fit un garde, se jetant à corps perdu pour lui barrer la route.

Et il ajouta :

—Ah ! le gueux !... il a changé de veste avec Troncin...

Romain s'était élancé lui aussi, et dame, comme bien on pense, il piquait un effréné pas de course.

Et il allait, il allait... comme le vent, la tête basse.

Malédiction !... Il venait de se taper contre une muraille...

I à, continuer pendant une centaine de mètres toujours lancé au même train... trouver une porte ouverte, se faufiler par l'entrebâillement et reprendre sa course au milieu d'un parc coupé de hautes charmilles... tout cela ne dura que l'espace d'un éclair.

Encore, tant qu'il pouvait, il poursuivait son galop.

A travers l'ombre qui commençait à tomber, il entrevit un homme armé d'un fusil.

—Halte !... cria l'homme,—un des gardes certainement,—halte ! ou je te brûle.

Ah ! bien, oui ! Romain fit un saut de coupe, s'aplatit tout de son long et se relevant comme une balle fonça encore tout droit...

Dans son atiolement, il eut conscience qu'il traversait des bordures, des plates bandes...

Il brisait des châssis, des cloches, s'embarrassait dans des fils de fer.

Et, tandis que le sang lui battait aux tempes, les cris d'une meute humaine parvenaient à ses oreilles.

—Artétez-le... C'est lui !... Tirez dessus !

Devant lui se dressait une énorme masse blanche...

Perdu !... Pris !... Il était pris.

Il doubla une grosse tour carrée dont l'angle déroba son ombre à ceux qui le poursuivaient.

Alors, il hésita.

La bande devait s'être partagée en deux pour le prendre certainement entre deux feux.

En se coulant contre la muraille, il sentit les contours d'une énorme gouttière, aux aspérités échanrées,—son bâton lui devenait inutile...

Il le jeta, assujettit son paquet autour de son cou, comme il l'avait au passage de la rivière, et il grimpa le long de la gouttière avec cette agilité simiesque que donne aux solides et aux nerveux le courage du désespoir.

Au premier étage, une fenêtre était entrouverte, doucement il la poussa.

Et il s'engouffra dans une chambre où, heureusement pour lui, il n'y avait personne.

En bas, au pied du mur, on discutait...

—Ah ! le gredin, nous a-t-il fait courir.

C'était La Rosée, qui arrivait bon premier...

Le jeune garde jeta sa cape par terre et s'es-suyant le front.

—Ah ! je n'en puis plus... Je suis enfondu...

Jamais un colporteur ne nous a donné tant de mal.

Bernard en tête et d'autres gardes arrivaient par l'autre côté de la grande construction.

Puis, ce fut le tour de Chamoiseau et de Frémion ; tout ce monde haletait, s'épongeait et parlait à la fois à mots entrecoupés.

—Un peu de silence, s'il vous plaît,—fit le brigadier,—et procédons un peu par ordre, sensément.

On reprit haleine ; puis Bernard, le garde chef de Lauriac, parla le premier.

—Avec tout ça, je ne le vois pas, le paroissien.

Où est-il ?

—Il est entré dans la maison,—répliqua le gendarme Frémion,—c'est sûr.

—Par où ?

—Voyons, Frémion,—répondit doucement le brigadier,—ne disons pas de balivernes ; il est entré, comme on entre généralement, par la porte ou par la fenêtre.

—Mâtin, brigadier... faut de fameux poignets pour grimper d'ici à une fenêtre... Quant aux portes, elles sont fermées... Ah !... il y a un soupirail... Parbleu, il sera entré par là, comme un renard dans un terrier.

Un autre garde, que nous n'avons pas encore aperçu, se baissa et secoua la tête...

—C'est bien étroit pour donner passage à un homme.

—C'est bien mon avis,—appuya Bernard,—seulement, faisons vite, parce que nous ne sommes pas chez nous, et voilà la nuit.

La Rosée vint à la rescousse.

—Oui,—fit il,—du château des Souches à Lauriac, il y a bien tout près de quinze kilomètres...

Et avec ce que nous avons dans les jambes, ça nous fera un joli ruban de queue.

—Oh ! monsieur le comte ne refusera certainement pas de vous faire reconduire en voiture.

Ce fut l'un des gardes des Souches qui formula cet avis.

—Avant tout,—opina Chamoiseau,—faut cueillir le particulier, parce que nous ne pouvons pas... ne pas le pincer, maintenant qu'il est dans le sac.

—Ah ! voici son bâton,—fit Frémion qui, en rôdant autour du groupe, venait de trébucher en mettant le pied sur la trique...

—Ça y est,—s'écria Bernard,—il aura jeté ça pour grimper. Eh bien !... il n'y a qu'une chose à faire, c'est de fouiller le château, c'est bien simple... Et ça ne sera pas long...

—Oui,—dit le brigadier,—seulement faut laisser du monde en bas, parce qu'il ne faudrait pas qu'il filât d'un côté, tandis que nous entrerons par un autre.

On se rangea à cet avis et les gardes, sauf celles des Souches, restèrent en faction au dehors du château, tandis que le brigadier, Frémion et lui y pénétraient.

—Monsieur le comte est-il là ?—demanda le garde à un valet de chambre qui se tenait dans le vestibule.—Dites que le brigadier de gendarmerie de Salbris voudrait lui parler.

Et il ajouta :

—Il y a un malfaiteur qui a dû se réfugier dans l'une des chambres du château, et nous venons pour l'arrêter... Cela ne va même pas être long.

—M. le comte doit être dans sa chambre, je vais le prévenir,—fit le domestique.

Et il gravit les degrés d'un vaste escalier, s'arrêtant à un large palier du premier étage et ouvrant une porte capitonnée, frappa discrètement :

—Entrez,—répondit une voix sonore.

Le valet de chambre ouvrit la porte et se trouva en face d'un homme blond, à grands yeux bleus, à moustache fine sabrant le visage, vêtu d'un élégant costume de chambre.

L'œil était clair, ouvert et loyal, mais en même temps voilé par une indéfinissable mélancolie.

C'était le comte Fédor Stroganof Rémer, le récent acquéreur du château des Souches, l'ami du marquis Henri de Lauriac.

Le comte avait dépassé de plusieurs années la quarantaine, des plis profonds barraient son large front et ses cheveux se poudraient vers les tempes.

Le valet de chambre transmit à son maître la requête de Chamoiseau.

—Parfaitement,—répliqua le comte,—c'est tout naturel. On va mettre les Souches tout entière à votre disposition.

Et il ajouta :

—Je vais d'ailleurs moi-même diriger vos recherches...

Le comte Stroganof quitta alors sa chambre et, suivi de Chamoiseau et de Frémion, commença une visite détaillée de l'immense château.

Ce n'était pas une petite affaire. Les chambres étaient nombreuses, les couloirs contournaient les galeries et les appartements.

Le comte avait commencé par les combles, précédé de son intendant qui ouvrait les portes une à une et les refermait aussitôt à double tour après la minutieuse et inutile recherche opérée dans les coins, sous les meubles et dans les armoires.

Chamoiseau, d'un air contrarié, mordait sa moustache et grognait d'indistinctes paroles, dont le ronflement continu finit par arriver aux oreilles du comte.

—Qu'avez-vous donc, brigadier ?—lui demanda-t-il du ton le plus gracieux,—est-ce que nous ne procédons pas assez vite ?

—Ça n'est pas tout ça, monsieur le comte, mais c'est qu'à tourniquer comme nous faisons, le paroissien a peut-être bien tout le temps de se donner de l'air, sensément.

—Mais je vous l'ai dit,—répliqua le comte,—je

suis tout entier à votre disposition, j'ai cru vous être utile en dirigeant les recherches ; mais s'il vous convient d'agir autrement, faites absolument comme vous l'entendrez.

Chamoiseau se confondit en remerciements, et prenant directement l'initiative de la poursuite :

—M'est avis,—commença-t-il,—qu'il faut que je m'oriente... Le paroissien a dû grimper jusqu'à une fenêtre du premier étage. Faut donc ressortir et remarquer la fenêtre... et alors, revenir dans le château à la chambre comme qui dirait du numéro correspondant.

Ce qui fut aussitôt fait.

Le comte Stroganof accompagnait le brigadier et l'intendant sortirent du château.

Les gardes étaient toujours à leur poste, formant un cordon de surveillance autour du manoir. Ils n'avaient rien vu...

La nuit était sombre, le château apparaissait comme une haute masse grise, la base piquée de lumières semblables à de grosses étoiles, le sommet perdu dans l'ombre sans une lueur aux fenêtres.

—C'est là qu'il a dû grimper, fit Chamoiseau, après une légère hésitation.

Le comte eut un mouvement de surprise.

—C'est un cabinet de toilette, il donne dans une chambre à coucher. Et cela m'étonne d'autant plus que la fenêtre de ce cabinet devait être fermée... Néanmoins, pour plus de sûreté, nous allons visiter ces deux pièces.

La visite ne donna aucun résultat.

Le brigadier commençait à être terriblement de mauvaise humeur.

—Et cette porte ci, où donne-t-elle ? demanda-t-il, en soulevant une lourde draperie.

—C'est ma chambre... Je m'y trouvais lorsque vous êtes venu me demander à opérer votre visite domiciliaire. Néanmoins, par surcroît de précautions vous allez visiter ces pièces avec moi... Cependant, je vous ferai remarquer que si l'on avait forcé la fenêtre du cabinet de toilette et la porte de la chambre voisine de la mienne, j'aurais certainement entendu quelque chose.

Pas content Chamoiseau, Frémion non plus... Tous les deux trouvaient que cette poursuite qui leur avait donné tant de peine filait un mauvais coton.

On monta de nouveau au premier étage.

En pénétrant dans la chambre du comte un bahut Renaissance en thuya moucheté, encadré dans de merveilleuses sculptures d'ébène, frappait les regards.

Ce meuble était énorme, et faisait face à un lit de milieu du même style.

La chambre voisine, celle de la comtesse. le cabinet de toilette y attenait, furent visités avec la plus consciencieuse des minuties.

Le "paroissien," comme disait le brigadier, ne s'y voyait point et n'y avait laissé nulle trace.

En désespoir de cause, on revint dans la chambre du comte.

Frémion avait regardé sous le lit, Chamoiseau derrière les tentures.

Rien ! Toujours rien !...

—Ce n'est pourtant pas sensément un volatile, —fit le brigadier de plus en plus vexé.

Et désignant le meuble faisant face au lit de milieu :

—Il nous reste plus à visiter que cette armoire.

C'est ainsi que fort irrévérencieusement Chamoiseau appelait l'incomparable bahut.

Le comte Stroganof devait promptement lui enlever cette dernière espérance.

—Il est complètement inutile de le visiter, —dit-il,—ce meuble est toujours fermé, il ne contient que des papiers de famille. D'ailleurs, comme vous pouvez vous en convaincre, la serrure est à secret, et j'en porte toujours la clef sur moi.

Le comte montrait en même temps une petite clef de platine, suspendue à son gilet par une gourmette d'or.

—Alors ! —fit Chamoiseau en hochant la tête avec désolation,—l'oiseau est loin. Nous n'avons plus qu'à filer. Il va gagner la forêt d'Orléans ou celle de Vierzon, et bonsoir les voisins.

Et Chamoiseau suivi de Frémion se retira, avec force salutations.

En apparaissant sur le perron du château il cria aux gardes :

—C'était pas la peine de nous donner tant de mal... Le paroissien s'est envolé.

—Sonne la r-traite manquée, mon gars,—fit Bernard, le garde-chef de Lauriac, en s'adressant à La Rosée.

—Vous mangerez un morceau avant de partir, —leur dit le collègue des Souches. Et ensuite on vous remettra chez vous en voiture, car vous en avez lourd dans les jambes.

Cependant le comte, une fois la porte de sa chambre fermée, était demeuré debout, dans une attitude anxieuse, prêtant l'oreille.

S'approchant de l'une des fenêtres, il entendit les dernières paroles de Chamoiseau, le bruit des pas des gendarmes et des gardes qui rentraient dans les communs pour se restaurer.

Alors, quand tout fut retombé dans le silence, soigneusement, il referma la fenêtre et il alla ouvrir le grand bahut.

Et la tête hideuse, livide, de Romain apparut...

—En voilà une de souleur ! —murmura le bandit en claquant des dents.—Quelle fioussel ! Enfin ! Ils sont partis.

Le comte le regardait en pleine face.

Lui aussi était livide... A lui aussi ses traits étaient affreusement décomposés.

—Vous m'avez rendu complice du crime que vous avez commis,—dit-il d'une voix sourde,—j'exige maintenant que vous me donniez l'explication des paroles que vous avez prononcées.

## VI.—LE PORTRAIT

Nous voilà forcés de revenir à Romain, au moment où il a grimpé aux gargouilles de la large gouttière, avec l'agilité d'un singe serré de près.

Il s'était glissé par l'entrebâillement de la fenêtre, se jetant à corps perdu.

Il rebondit doucement.

C'était sur un épais tapis de caoutchouc-éponge qu'il était allé choir.

La pièce dans laquelle il se trouvait était entièrement tendue de grands carreaux de claire céramique, représentant des oiseaux et des fleurs.

Un appareil à douches, une baignoire d'argent, de grandes vasques, puis, sur une toilette ornée d'une haute psyché, toute une série compliquée de flacons.

L'air était saturé d'une exquise senteur.

En un mot, c'était dans le cabinet de toilette de la comtesse Stroganof que Romain avait fait irruption.

Haletant, quasi pâmé, il s'était arrêté pour souffler.

Etendu sur le tapis moelleux, il prêtait l'oreille.

—Mâtin ! —murmura-t-il,—ça fleuse rudement bon ici... Mais faut pas flâner... Où vais-je aller ?... Ces carnes-là vont fouiller la maison racoin par racoin.

Il se releva et ouvrit doucement une des portes du cabinet.

Il était dans un petit salon également désert. Des meubles étranges contournés, des draperies aux couleurs voyantes.

Le plan de Romain était bien simple.

Il voulait traverser le château, gagner les sous-sols, sans être aperçu, et arriver à une sortie dérobée, grâce à laquelle il pourrait se faufiler dans le parc, lorsque l'agitation causée par la chasse à laquelle il venait de donner lieu serait un peu calmée.

Plus doucement encore il ouvrit la porte du petit salon.

Il pénétrait cette fois dans la chambre du comte Stroganof.

Cette pièce aussi était pour l'instant inoccupée. Le comte venait de la quitter à ce même moment.

Surpris par les cris des gendarmes et des gardes qui étaient parvenus à son oreille, il avait abandonné précipitamment la chaise longue sur laquelle il était à demi étendu, dépouillant une volumineuse correspondance, placée à portée de sa main sur une petite table, et il était sorti sur le palier du premier étage, afin de regarder par la galerie vitrée donnant de plain-pied sur le palier et s'ouvrant sur les pelouses, quelle pouvait être la cause de ce brouhaha ?

Pendant quelques instants a chambre était donc demeurée vide.

Romain, tournant autour de lui des yeux effarés cherchant une issue.

Cette porte entr'ouverte qui bâillait devant lui, ne lui disait rien qui vaille.

Ces lettres décachetées, dont les enveloppes gisaient à terre, l'avertissaient bien que le maître de céans allait incontinent revenir.

Le bahut, vaste, profond, aurait bien été un abri, mais ce pouvait être aussi bien un cul de basse-fosse, et d'ailleurs il était fermé à double tour.

Pris !... il était pris !... Cette fois, il n'y avait pas à dire.

Il se tordit les mains de désespoir.

Pas même une arme pour se défendre, pour vendre chèrement sa vie !...

Sur la servante en bois de bitte, placée près de la chaise longue, se trouvait une grande lampe qui éclairait toute la pièce.

Les stores baissés avaient empêché cette lueur de transparaître au dehors.

Romain s'empara de la lampe.

Une panoplie ornait un des panneaux de la chambre.

Eh bien ! là du moins il trouverait une arme, et, dame, il taperait tant qu'il aurait sang et force.

Ça ne le consolait guère, mais ce serait toujours ça.

Tout en tenant la lampe, en s'avançant vers la panoplie, il se heurta contre un obstacle qu'il n'avait point encore aperçu et qui lui barrait le passage.

C'était un chevalet en peluche rouge.

Ce chevalet portait une toile de grande dimension, un portrait de grandeur naturelle.

Il représentait une tête de femme.

Involontairement les yeux de Romain tombèrent sur la toile.

Et comme il remettait en place le chevalet qu'il avait failli faire tomber tout en murmurant :

Allons ! bon ! voilà que je vais faire du patard à présent, il s'arrêta, stupéfait.

—Ah ! bien ! —gronda-t-il,—j'ai la berlue ! Le portrait que Romain avait devant les yeux représentait, nous l'avons dit, une tête de femme.

C'était une adorable créature, jeune, fraîche, merveilleusement jolie et gardant dans ses grands yeux de velours une mélancolie pleine de tristesse.

De grands cheveux noirs bouclés s'éparpillaient autour de sa tête et retombaient sur ses blanches épaules.

—Ça ! c'est trop fort,—fit Romain.—Et c'est vivant !... C'est tapé !... C'est à jurer qu'elle va...

Il se reprit :

—J'oublie toujours...

—Enfin, c'est elle tout de même ou sa sœur, sa jumelle... Il n'y a pas de bon Dieu qu'il y ait deux créatures pareilles comme ça !... C'est-y curieux !...

Il ne pouvait détacher ses yeux du portrait.

Tout en le dévorant du regard, il réfléchissait. Tout un plan s'élaborait dans son cerveau.

—Au point où j'en suis, qu'est-ce que je risque !

—Pris pour pris, n'est-ce pas...

—Eh bien, alors !

Ce dernier mot prononcé, il replaça posément la lampe là où il l'avait prise et croisant ses bras sur sa poitrine attendit.

Le bruit imperceptible d'un pas léger sur un tapis se faisait entendre.

Le comte Stroganof regagnait sa chambre.

Il ouvrit la porte légèrement entrebâillée et s'arrêta sur le seuil.

Il venait d'apercevoir Romain planté droit devant lui.

Il allait appeler, crier.

Romain ne lui en laissa pas le temps.

—N'appellez pas,—dit-il d'une voix sourde—entendez-moi bien, n'appellez pas... cachez moi !... Sauvez-moi ! au contraire !... Et je vous rendrai le plus grand service que vous puissiez rêver !...

—Vous êtes fou !... —telle fut la réponse qui vint aux lèvres du comte.

—Non ! je ne suis pas fou, et vous allez bien voir... Voyez ce portrait... Eh bien !... je connais la personne que représente ce portrait là.

Oui... je la connais... c'est la sœur de celle-là... C'est votre fille... On vous l'a volée!... Moi seul au monde je puis vous la rendre... Sauvez-moi!... je vous la rendrai... je vous le jure... Je vous la rendrai... Mais sauvez-moi!... On vient....

Le comte était devenu horriblement pâle.

—On vient,—répéta Romain, dont les dents claquaient de terreur.

Involontairement, subjugué par un irrésistible ascendant, le comte avait refermé lentement la porte.

—On vient,—dit encore une fois Romain.—Vous allez me livrer... Jamais vous ne saurez ce qu'elle est devenue.

Le comte étouffa une dernière hésitation, puis prenant la petite clé de platine qui pendait à la large gourmette de son gousset, il ouvrit le grand bahut Renaissance dont nous avons plus haut parlé, et lui dit :

—Cachez-vous là, je vais faire ce que je pourrai pour vous sauver.

Il referma la porte du bahut, et répondit :

—“Entrez” au valet de chambre, qui venait de frapper.

Le reste de la scène est connu.

Chamoiseau s'était retiré, faisant comme il le disait : buisson creux, et Romain venait de sortir du bahut, où il étouffait.

—Ils sont partis?—demanda-t-il en jetant autour de lui des regards dans tous les coins.

—Oui, ils sont partis,—répliqua le comte,—mais vous allez m'expliquer à l'instant les paroles que vous avez tout à l'heure prononcées devant moi, ou je les rappelle....

Romain le regarda en dessous.

—Vous ne ferez pas cela,—dit-il,—vous y perdriez trop....

—Allons! expliquez-vous,—reprit brusquement le comte, qui se reprochait déjà sa faiblesse.

Pour employer une expression triviale, mais expressive, Romain, cherchant à gagner du temps, tournait sa langue dans sa bouche avant de parler.

Saisi par une surprenante ressemblance, il avait lancé sa phrase au hasard.

Elle avait porté... bonheur!... Maintenant, si ça ne collait plus... Chamoiseau ne devait pas être loin, les gardes se trouvaient tout près... Il était pincé comme devant.

Aussi, prit-il son air le plus bête, pour demander au comte :

—Que désirez vous savoir?....

Le comte s'aperçut du piège.

—Prenez garde,—dit-il,—ne jouez pas au fin avec moi... Je me reproche déjà assez l'acte que je viens de commettre, par conséquent, je vous conseille de vous dépêcher de me fournir les explications que je vous demande.

—Je ne veux que ça...—mais qu'est-ce que vous me demandez?....

—Vous m'avez dit que vous connaissiez une... personne... une jeune fille... ressemblant à ce portrait....

Romain regarda la toile....

—Oui! c'est bien cela, oh! il n'y a pas d'erreur! C'est bien elle....

—Comment pouvez-vous en être sûr?....

—Parce que c'est ça et ça.

Romain montrait le dos et la paume de sa main..

—Et que croyez-vous?....

—Je crois... que la jeune fille que je connais est la sœur de celle-ci....

Il y eut un silence au bout duquel il reprit encore :

—Et puis, je vas être franc... Vous m'avez rendu un fier service... Je veux vous en rendre un autre... Je crois qu'il y a longtemps de cela, bien des années, on vous a pris une fille... On vous a volé une enfant... Voilà la chose... Et... je puis vous aider à la retrouver... Là... Vous voyez... N'y a pas d'erreur... Je ne vous trompe pas... Je suis un brave garçon... C'est bien ça que je vous ai dit, en vous demandant à me sauver... Pas vrai?

—Oui,—répliqua le comte avec lenteur,—c'est bien cela que vous m'avez dit... Et vous connaissez notre secret... On nous a pris une enfant!... On en avait paraît-il le droit!... Et

droit!... Et depuis de longues années nous la pleurons....

Et étendant la main il ajouta :

—Le portrait dont la ressemblance vous a tant frappé n'est pas celui d'une sœur,—c'est celui de sa mère....

—Une belle personne,—fit trivialement Romain pour dire quelque chose.

Le comte s'était tu....

Pendant un instant il parut plongé dans des pensées douloureuses. Romain le regardait en dessous.

Il vit le comte porter la main à ses yeux, faisant le geste d'essuyer une larme.

—Oh! v'là qu'il lanquigne à présent... Tout ça, ça n'avance pas notre affaire... la sensibilité, c'est pas ma partie.

—Enfin!—dit le comte,—vous savez où se trouve cette enfant?

—Je vous ai dit, je le crois....

—Vous pouvez me conduire jusqu'à elle, me la faire voir?....

—Pour sûr, puisque je vous le dis.

Le comte ne put réprimer un frisson de joie...

Ses yeux coururent au portrait placé sur le chevalet.

—Oh! Marcelle!—murmura-t-il,—quand elle va savoir!....

Tout haut il reprit :

—La comtesse est à Paris pour deux jours encore. Elle se trouve auprès de la supérieure de L..., relativement à un indice bien faible concernant la malheureuse enfant qu'on nous a... volée!...—Il serra les dents.—Volée d'une façon infâme... Je ne puis donc attendre son retour... Est-ce loin, l'endroit où se trouve cette enfant?

Romain secoua la tête :

—Comme ci comme ça,—fit-il,—en continuant à ne pas vouloir se livrer.

Le comte se dirigea vers la cheminée.

Il allait porter la main à un bouton de sonnette.

Romain l'arrêta du geste :

—Que faites-vous?

—Je vas donner l'ordre d'atteler.

—Ah bien! Si vous croyez que je vais sortir d'ici maintenant... Il n'y a pas de danger. Je n'ai pas envie qu'ils recommencent à m'appuyer une chasse....

—C'est vrai!—fit le comte,—je n'ai pas la tête à moi; à l'idée que nos misères vont finir, que nos tourments vont cesser, car je n'ai pas besoin de vous dire que notre vie a été employée à soulever des mondes pour découvrir cette enfant; oui, à la pensée que nous pourrions être heureux enfin!... ma raison s'égaré, je n'ose croire à tant de bonheur... Mais c'est à vous qu'il faut penser.

Romain jeta les yeux dans une glace, et il se rendait compte de l'état dans lequel il se trouvait.

Il sortait de la veste de velours qu'il avait troquée avec Troncin le braconnier.

Sa tête, menaçante et odieuse avec sa chevelure embroussaillée, était bien celle d'un bandit, d'un coureur de bois ou de routes....

Dans sa course précipitée il avait perdu une savate... et son pantalon de toile présentait un large accroc par lequel on apercevait l'un de ses genoux.

—Vous comprenez bien,—dit-il en hochant la tête, et en écartant les bras,—que je ne peux pas sortir avec vous dans cet état là... On me reconnaîtrait bien vite, et vous n'auriez rien sauvé du tout.

—Oui, j'en conviens,—répliqua le comte,—il faut vous déguiser... d'abord, je vous conseille de vous couper la barbe, de vous arranger les cheveux. Ensuite, je vous donnerai des vêtements, du linge, des chaussures... pour vous rendre... présentable... Et nous partirons aussitôt....

—Tout ça, je vous en remercie,—fit Romain, qui reprenait son aplomb,—mais faudrait nous expliquer, parce que, voyez-vous, en affaires, il n'y a pas d'amis.

Le comte regarda avec surprise l'homme à qui il venait de sauver la vie.

—Je ne vous comprends pas,—dit-il en regardant Romain fixement dans les yeux,—parlez nettement.

—Eh! bien! voilà... Une supposition que je

vous fais remettre la main sur la... demoiselle que vous avez perdue... qu'est-ce qu'il aura pour moi?....

Un sourire de mépris plissa les lèvres du comte.

Je pourrais vous répondre que le service que je viens de vous rendre n'a pas de prix, et que vous avez bien tort de ne pas compter simplement sur ma générosité mais, puisque vous tenez à prendre vos précautions, à passer un véritable marché... dites moi quelles sont vos conditions?....

Romain ne se démonta point... Le mépris du comte glissait doucement sur lui. Il en avait vu bien d'autres.

—Eh bien, pour lors, je vous demande ce que vous me donnerez?....

—Ce que... vous... voudrez, fit le comte impatienté.

Romain secoua encore la tête :

—C'est pas un prix.

—Fixez le vous même.

—Eh bien,—Romain réfléchit durant l'espace de deux secondes, puis après une hésitation : — Je veux... cent mille francs....

—Je vous les promets... Vous les aurez....

—Oui,—fit cyniquement Romain,—on dit ça... avant... puis après... bonsoir les voisins, va-t-en voir s'ils viennent....

—Ah! c'est trop fort... je vous donne ma parole d'honneur....

—J'aimerais bien un bout de papier....

Le comte se dirigea vers la porte.

—Personne n'a jamais eu le droit de douter de la parole du comte Fédor Stroganof.—Si vous n'acceptez pas cette garantie, j'appelle....

—C'est bon! c'est bon!—fit Romain radouci comme par enchantement,—ce que j'en disais, c'était tout simplement parce que l'on ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt... alors, c'est bien entendu, si je trouve le moyen de vous faire voir la Ch'tite... je veux dire la demoiselle... vous me compterez cent mille balles... cent mille francs.

Le comte articula nettement :

—Je vous en donne ma parole d'honneur....

—Eh bien, alors... faudrait voir à me faire une autre tête!....

Le comte désigna une petite porte cachée par une draperie.

—Vous allez entrer dans mon cabinet de toilette, et vous trouverez là tout ce qu'il vous faut pour procéder à votre transformation.

—Avant,—reprit Romain,—si c'était un effet de votre bonté,—j'écraserais bien un peu de nourriture,—rapport que le chiffon de pain, que j'ai bien payé vingt balles s'il vous plaît, tantôt dans la forêt, a voyagé depuis ce temps là....

—Vous avez faim,—traduisit le comte en deux mots.

—J'ai comme qui dirait le gosier dans les talons.

—On va vous servir... Tenez-vous caché dans le cabinet de toilette.

Le comte sonna alors. Un valet de chambre apparut.

—Servez moi à souper dans ma chambre,—ordonna-t-il.

Le domestique, si bien stylé qu'il fût, ne put réprimer un mouvement de surprise.

Au moment où s'était produit l'incident qui avait mis les Souches en émoi, le comte sortait de table et avait dîné comme à l'ordinaire.

Tout changement d'habitude n'éveille-t-il pas l'attention des domestiques!

Quelques instants plus tard, un succulent ambigu était dressé sur une petite table dans la vaste chambre à coucher du comte, et Romain, attablé, commençait par broyer un pilon de poularde entre ses puissantes molaires.

Assis sur sa chaise longue, le comte Fédor ne pouvait parvenir à détacher ses regards de cet homme qui tenait peut-être son sort entre ses mains.

A mesure,—comme le disait fort également Romain,—qu'il “écrasait de la nourriture”, l'aplomb lui revenait de plus en plus et il cherchait à entamer la conversation.

Le comte se taisait.

# MAISON LANTHIER & CIE



**FOURRURES POUR LE MILLION**

A la vieille maison de confiance

**LANTHIER & CIE. — 1663, Rue Notre-Dame**

Dernières nouveautés en Manteaux, Capots, Casques, Bonnets, Manchons, Bas, Garnitures, Doubures, etc., etc.

**Avls aux mères.**—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

**Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.**

### UNE SERIE DE GUERISONS

**SAINT-PATRICE DE TINGWICK,**  
15 septembre 1890.

**MM. Dr E MORIN & Cie.,**  
Pharmaciens, Québec,  
Mesieurs,

C'est le cœur rempli de gratitude, que je donne mon témoignage en faveur de votre bienfaisant remède **LE RECUPERATOR.**

Depuis quelque temps déjà, j'éprouvais des engourdissements dans le bras et l'épaule, sans pouvoir y apporter soulagement. Ayant vu une circulaire dont l'entête portait en grosses lettres le mot **RECUPERATOR.** je la lus pour savoir ce dont il s'agissait. Par sa lecture, j'appris que c'était fait le nom d'un remède préparé par le Dr Ed. Morin & Cie, Chimistes de Québec, et que ce remède s'employait toujours avec succès dans les engourdissements, la Paralyse, etc. Je résolus d'en faire l'essai de suite. J'en achetai une bouteille qui me donna un soulagement sensible; à la deuxième, je ne ressentais presque plus d'engourdissements. Je m'en procurai une troisième et la guérison fut complète. Il y a quelques jours de cela, et je ne me suis aperçu d'aucune douleur, ni engourdissements, qui sans aucun doute auraient amené la Paralyse complète de mon bras et de mon épaule.

Veuillez me croire votre obligée  
**DAME URBAIN ALISON.**

**Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.**

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensive. Certes, elle le voulait bien; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhé-

entes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quart et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infaillible pour ces maladies-là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal, chez: Dr J. Leduc Picault et Contant Lavolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fls, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vend et partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

**Merveilleux développement, en trois mois, des formes de la Poitrine par l'emploi des Poudres Orientales.**

### MUSIQUE NOUVELLE

Tout en Rose, chansonnette, 25c; Toujours à toi, valse sérieuse, E. F. Blackstock, 50c; Clémentine, valse, L. Dessaux, 60c; Concert sous la feuillée, valse de salon, L. Gobacurts, 40c; A Run of Luck, polka, Ant. L. Morac, 50c; L'étoile du Congo, polka, J. Frisque, 50c; Train clair, gallop brillant, G. Kinkel, 50c; Marche Canadienne, M. Krein, 40c.

### MUSIQUE A BON MARCHÉ

Marie, valse, Mary C.-B. Sheets, 20c; Lilly of the valley, Mazurka, M. Smith, 35c; Heather bell polka, J. Kinkel, 20c; Amusement quadrille, Zikoff, 20c; Race course galop de concert, C.-D. Blake, 20c (expédier franco par la poste sur réception du prix marqué); Danse écossaise, F.-T. Baker; Rock a bye baby, valse, F. Tield; Whisperings of love, valse, C. Kinkel; Bal des papillons polka, Coote; Daisy, polka, J.-C. Drane; Midnight, galop, G.-C. Petit; Conia, grande marche, E.-F. Smith; 10c ou 11c par la poste.

En vente chez **J. G. YON,** 1898, rue Ste-Catherine.

Les Poudres Orientales, les seules qui assurent en trois mois, le développement des formes de la poitrine seront expédiées franco sur réception du prix (\$1.00), adressée à l'agence des Poudres Orientales, boîte-noste 694, Montréal. Dépôt-général pour Montréal: L.-A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Ste-Catherine, Montréal.

### LE PLUS BEAU

## CHOIX DE PIANOS A

DES AVANTAGES REELS

— CHEZ —

## LAURENT, LAFORCE & BOUDREAU

1637, Rue Notre-Dame

## CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

**HENRY R. GRAY,**  
Chimiste-pharmacien,  
122 rue St-Laurent.

**25 CTS PISO'S CURE FOR CONSUMPTION**  
Le Meilleur Remède pour la toux  
En vente dans toutes les Pharmacies

## LA LOTERIE DE LA PROVINCE DE QUEBEC

**SIXIEME TIRAGE MENSUEL, LE 10 DECEMBRE 1890**

**3134 LOTS VALANT..... \$52,740**  
**GROS LOT VALANT..... \$15,000**

Le Billet: \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à

**S. E. LEFEBVRE, Garant**

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

## PACIFIQUE CANADIEN

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +\*11.45 a.m., 4.15 p.m.  
Boston, Portland, —\*9.00 a.m., +\*8.15 p.m.  
Toronto—\*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.  
Déroit, Chicago, etc., +\*8.45 p.m.  
St. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +\*11.45 a.m.

St-Anne, Vaudreuil, etc., \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 4.00 p.m. +\*7.45 p.m.

Winchester, \*9.20 a.m., +\*8.45 p.m.

Newport, 9.00 a.m., 5.35 p.m., +\*8.15 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., \*7.45 p.m.

### De la Gare du carré Dalhousie:

Québec, \*8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et \*10.00 p.m.

Trois Rivières, \*8.25 a.m., \*3.30 p.m. [Dimanches seul.] 5.15 p.m. et \*10. p.m.

Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.

Ottawa, \*8.50 a.m., 4.40 p.m., \*8.40 p.m.

Winnipeg et Vancouver, \*8.40 p.m.

St-Jérôme, St-Lin, St-Eustache—5.30 p.m.

Ste Rose et Ste-Thérèse—3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

### De la gare Bonaventure

Marrieville et Farnham, 3.40 p. m., de St-Lambert, faisant connection avec le train qui laisse la gare Bonaventure à 3,15 p.m.

Marieville, St-Césaire, 5.00 p.m.

Same-ils exceptés. † Tous les jours, di manches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.

\* Chars-palais et chars dortoirs. ‡ Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

### Bureaux des billets à Montréal:

266 rue St-Jacques, stations de la rue Windsor et Place Dalhousie, Hôtel Windsor.

## BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

**SOULAGE, NETTOIE, GUÉRIT.**

Soulage à l'instant, Guérit pour toujours, Infaillible.

Plusieurs soignées maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que: Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes, ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de **BAUME NASAL.** Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé se termine en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort. Le **BAUME NASAL** est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (50 cts. ou \$1.00) en adressant

**FULFORD & CO.,** Brockville, Ont.

## CATARRHE

**Saint-Nicolas,** journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

**GUERISON PROMPTE DES RHUMES ET DES BRONCHITES**  
PAR LE **SIROP DE TÉRÉBENTHINE.**  
N. B.—Demandez-le toujours comme suit: *Sirop de Térébenthine du Docteur Lavolette.*  
En vente chez tous les pharmaciens.  
**50 cts le Flacon.**

**UNE VENTE FORCEE**  
Vue l'élargissement de la rue Notre Dame, je suis forcé de fondre mon stock de Vaiselles, Verreries, Lampes, etc., etc. Venez en profiter.

|  |             |
|--|-------------|
| Services à Dîner.....                        | Moitié prix |
| Services à Thé.....                          | —           |
| Services de Chambres.....                    | —           |
| Lampes à suspension.....                     | —           |
| Lampes de Table.....                         | —           |
| Verreries, coutellerie, argenterie, etc..... | —           |

## L. DENEAU

202, Rue Notre-Dame

**VOYEZ GUIMOND**  
Avant d'acheter vos **CORPS et CALECONS**  
Rien n'égale ces **CORPS ET CALECONS DE 75cts A \$1.50**  
15 ST-LAURENT

## HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)  
64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primaires de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

## SANS PEUR ET SANS REPROCHE

## DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

**NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS**  
Savon No 1—Pour démangeaisons de toute sortes.  
Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.  
Savon No 6.—Contre les taches de rousse et le masque.  
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.  
Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quel ques jours en employant le savon No 17.  
Savon No 18.—Pour les hémorroïdes.—Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques. Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). **ALFRED LIMOGES,** Saint-Eustache, P. Q.

**THIS PAPER** may be found on the 2nd, 3rd, 4th, 5th, 6th, 7th, 8th, 9th, 10th, 11th, 12th, 13th, 14th, 15th, 16th, 17th, 18th, 19th, 20th, 21st, 22nd, 23rd, 24th, 25th, 26th, 27th, 28th, 29th, 30th, 31st of every month. Advertising Bureau (10 Spruce St.), where advertising contracts may be made for in NEW YORK.

La seule Loterie étant sous la protection du gouvernement du

# MEXIQUE

LA

## LOTTERIE

DE LA

### BENEFICENCIA PUBLICA

(CHARITÉ PUBLIQUE)

ETABLIE EN 1878

N'ayant rien de commun avec aucune autre institution servant du même nom.

#### LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL

Aura lieu dans le Pavillon Mauresque, Mexico.

JEUDI, LE 8 JANVIER 1890

Prix Capital --- \$60,000

Pour les conditions du contrat la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet et recevoir le permis officiel suivant:

CERTIFICAT — Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Beneficencia Publica.

APOLNAR CASTILLO, Intervenant

Dans la compagnie est remise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix — une proportion plus élevée que celle de n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$1.00..... \$320,000.00  
 Prix de billets, en argent Américain  
 Billet entier \$1, demi billet \$2, quart de billet \$1

#### LISTE DES PRIX :

|                            |      |          |
|----------------------------|------|----------|
| 1 Prix capital de \$60,000 | fait | \$60,000 |
| 1 Prix capital de 20,000   | fait | 20,000   |
| 1 Prix capital de 10,000   | fait | 10,000   |
| 1 Grand prix de 2,000      | fait | 2,000    |
| 3 Prix de \$1,000          | font | 3,000    |
| 6 Prix de 500              | font | 3,000    |
| 20 Prix de 200             | font | 4,000    |
| 100 Prix de 100            | font | 10,000   |
| 340 Prix de 50             | font | 17,000   |
| 554 Prix de 20             | font | 11,080   |

#### PRIX APPROXIMATIFS :

|   |        |
|---|--------|
| 150 Prix de \$60, approximatifs au prix de \$60,000         | 9,000  |
| 150 Prix de \$50, approximatifs au prix de \$20,000         | 7,000  |
| 150 Prix de \$40, approximatifs au prix de \$10,000         | 6,000  |
| 799 Prix terminaux de \$25, divisés par le prix de \$60,000 | 15,980 |

2276 Prix se montant à..... \$178,500

Tous les billets gagnants vendus aux Etats-Unis sont payés en monnaie ayant cours aux Etats-Unis.  
 Agents demandés partout.  
 Envoyez par lettres ou télégrammes l'argent, les mandats à poste ou traites qui sont émises par toutes les compagnies d'express.  
 Adressez :

**U. BASSFTTI**  
 MEXICO, MEXIQUE

## PIANOS! PIANOS

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelssohn Pianos & Co. de Toronto,
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

ORGUES, HARMONIUMS pour Eglises et Harmoniums pour salons. Instruments en cuivre et à cordes de fabriques françaises et allemandes. Instruments de musique de toutes espèces, porte-musique, folios, étagères, écharpes pour pianos droits, nouveau genre; couverts et bancs de pianos de fantaisie. Récentes publications de musique de tous genres, vocales et instrumentales, religieuses et profanes.  
 Prix modérés et conditions faciles.

## BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE  
 Coin des rues St-Jean et Ste Ursule  
 Haute-Ville, Québec.

# LE GRAND TRONC

Lorsque vous voyagez dans l'Est ou l'Ouest

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

## Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces. Pour PORT HURON, DETROIT, CHICAGO et autres villes dans les Etats de l'Ouest, elle offre des avantages uniques et est la SEULE

## COMPAGNIE CANADIENNE

sous le contrôle d'une seule administration. Demandant correspondances directes pour tous chemins de fer américains — seule route donnant des avantages pour Biddeford, Manchester, Nashua, Boston, Fall River, New-York et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez-vous à la gare du Grand Tronc, à Montréal, ou à notre représentant

J. HICKSON, Administrateur.  
 Wm EDGAR, Agent général pour les billets.

## A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIAGE  
 22, rue Sanguinet, Montréal  
 Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Telephone 106  
 Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc Telephone 140

## V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numero

## 180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Epargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER  
 Elevateur 4e plancher Chambre 3 et 4

## La Compagnie d'Assurance

# NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000  
 Fonds accumulés..... 17,106,000

## BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

724 NOFRE-DAME, MONTREAL  
 ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE  
 ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL



## La Chevelure, c'est la Santé!

Le REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE nettoie la TÊTE et fait disparaître les PELLICULES. Il empêche la chute des cheveux et en active la croissance.  
 LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE est une lotion douce et rafraichissante, sans égale comme pommade et convenant particulièrement aux enfants.  
 LE REGENERATEUR CAPILLAIRE AUDETTE n'est pas une teinture, c'est un stimulant et un tonique. Cette préparation est de plus exempte de tout produit chimique dangereux ainsi que l'atteste un grand nombre de témoignages des meilleures autorités médicales. Chez tous les pharmaciens, 50 cts. la bouteille.  
 S. LACHANCE, seul propriétaire,  
 1538 et 1540 RUE STE-CATHERINE, MONTREAL.

## MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.  
 Hôtel du Canada Louis Forgue  
 Maison de première classe,  
 162, 161, 166, rue Richelieu

NEW-YORK  
 Hôtel Lantelme  
 Union quare — Maison Française de 1ère ordre. — Prix modérés

RIMOUSKI  
 Hôtel St-Laurent, A St-Laurent & Cie Pro

SAINT-HYACINTHE  
 Hôtel Yamaska, Perreault, Prop

QUEBEC  
 CHAUSSURES  
 J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St Roch  
 Hôtel Albion, L. A. & J. E. DION, Prop,  
 29, rue du Palais

Magasin du Louvre, COTÉ & FAGUY  
 Importateurs de Marchandises d'Étapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

PENSION FRECHET  
 Rue Saint-Louis, vis-à-vis l'hôtel Saint-Louis

Librairie-Papeterie, Berti & Tourangeau  
 41, rue St-Joseph, St-Roch

CYR. DUQUET  
 Horloger, bijoutier, a transporté temporairement son établissement au No 16, rue St-Jean, vis-à-vis la Caisse d'Économie,

SOREL  
 HOTEL BRUNSWICK. J. Fish, Prop

MONTREAL  
 RESTAURANT VICTOR  
 594, rue Lagachetière

Librairie française  
 252, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

## HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER  
 Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.  
 J. P. MARTEL, Prop.  
 Montréal

## VILLACABRAS.

La meilleure Eau Purgative connue, recommandée par les plus hautes sommités médicales françaises. Dépôt chez  
 C. ALFRED CHOULLOU  
 9 et 11, rue St-Alexis, et 12 et 14 rue St-Jean

## Etablie en 1870

Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants: Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS Huile de Castor en bouteilles de tout genre. Moutarde Française. Glycérine Colle. Huile de Foie de Morue.  
 Henri Jonas & Cie  
 10, rue de Broseles  
 Montréal

## EXCELLENTS POTAGES.

En boîte et bouteilles, tout préparés, prêts à servir. — Coo omm. Julienne, omm. er. bouillon, volaille, etc., etc. Petits pâtés de gibier truffés. En boîte de demi-livre. Excellents pour Lunch, Souper, pique-nique etc., préparés par la  
 FRANCO AMERICAN FOOD CO. NY  
 En vente chez Fraser, Viger & Cie, 139, rue Saint-Jacques, Montréal, et chez tous les épiciers du Canada. Échantillons envoyés gratuitement pour soupe et 25c pour pâtés, envoyés en timbres-postes.

## Attraction sans précédent

Plus de deux millions distribués

# L.S.L.

## COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés: nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

*J. P. Martel*  
*J. E. Eudy*  
 Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R.M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk  
 Pierre Lanoux, Prés. State National Bk  
 A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk  
 Carl Kohn, Prés. Union National Bk

## Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 16 DECEMBRE 1890

PRIX CAPITAL - - - \$600,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

|                          |           |
|--------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$600,000 est. | \$600,000 |
| 1 PRIX DE 200,000 est.   | 200,000   |
| 1 PRIX DE 100,000 est.   | 100,000   |
| 1 PRIX DE 50,000 est.    | 50,000    |
| 2 PRIX DE 20,000 sont.   | 40,000    |
| 5 PRIX DE 10,000 sont.   | 50,000    |
| 10 PRIX DE 5,000 sont.   | 50,000    |
| 25 PRIX DE 2,000 sont.   | 50,000    |
| 100 PRIX DE 800 sont.    | 80,000    |
| 200 PRIX DE 600 sont.    | 120,000   |
| 500 PRIX DE 400 sont.    | 200,000   |

PRIX APPROXIMATIFS

|                           |         |
|---------------------------|---------|
| 100 PRIX DE \$1,000 sont. | 100,000 |
| 100 PRIX DE 800 sont.     | 80,000  |
| 100 PRIX DE 400 sont.     | 40,000  |

PRIX TERMINAUX  
 1,998 PRIX DE \$200 sont..... \$399,600  
 3,144 prix se montant à..... \$2,159,600

## PRIX DES BILLES :

Billet complet, \$40 ; Demis \$20 ;  
 Huitièmes \$5 ; Vingtièmes \$2 ;  
 Quarantièmes \$1.

Prix des Clubs, 55 billets d'une piastre pour \$50

ENVOYER TOUT ARGENT PAR L'EX-PRESS, ET LA COMPAGNIE PAIERA LES FRAIS DE PORT.

S'adresser à M. A. DAUPHIN, New-Orléans, La

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été clarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier Janvier 1895.  
 La Législature de l'Etat de la Louisiane qui est assemblée le 10 de juillet de cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892 avec demerit desiré à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

## Colonne Carsley

Thé et café servis gratuitement pendant ce mois

### SOUS VÊTEMENTS D'ENFANTS

Nous avons donné notre attention spécialement à cette ligne de marchandises pour la saison qui approche, qui ne sera pas trouvée aussi complète ailleurs

VESTES EN MERINOS ET EN LAINE  
CALEÇONS ET COMBINAISONS

Nous exposerons aussi une ligne de chemises tricotées à côtes pour enfants, qui sont aussi égales dans le commerce. Vendues seulement

CHEZ  
S. CARSLÉY.  
Rue Notre-Dame

### \$1.10

Nous continuerons à plaider en faveur des enfants, car nous ne voulons pas qu'ils soient négligés.

### LES DAMES

qui s'occupent de la santé des enfants feraient bien d'acheter quelques-unes des combinaisons en laine écossaise.

### A \$1.10

qui ne peuvent être surpassées dans tous le continent. Rappelez-vous le prix,

### SEULEMENT \$1.10

S. CARSLÉY.  
Rue Notre-Dame

### BAS EN LAINE FINE POUR DAMES

Seulement 30c.

### GRANDEURS

8 1/2. 9. 9 1/2.

Cette ligne de bas est d'une

**BONNE VALEUR EXCEPTIONNELLE**  
c'est pourquoi nous l'exposons devant le public qui apprécie toujours nos marchés.

Seulement 30c.

### ASSORTIMENT LIMITÉ

—Venez à bonne heure chez—

S. CARSLÉY.  
Rue Notre-Dame

Ligne spéciale de bas en cachemire pesante, fashionables et très bien finis.

Seulement 25c la paire

S. CARSLÉY.

## AVIS PUBLIC

S. Carsley n'a qu'un seul magasin à Montréal. Point de succursale.

S. CARSLÉY.

### FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,  
Qui coudra avec douceur,  
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,  
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

### EVER READY

Les baleines de corsages  
**EVER READY**

Sont reconnues par toutes les couturières qui en font usage comme étant les meilleures et les plus confortables; elles reconnaissent que ce sont les seules baleines que l'on doit acheter

S. CARSLÉY.

## S. CARSLÉY

1764, 1767, 1769, 1771, 1773, 1175, 1777, RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

## MAGASIN ENCOMBRE !!

# 30 POUR CENT DE REDUCTION

DANS NOS PRIX!

Afin de diminuer notre stock de MARCHANDISES SECHES et de NOUVEAUTÉS trop considérable pour notre local

## DUPUIS, LANOIX & Cie

2092, rue Notre-Dame, ci-devant à l'ancien Magasin I. A. Beauvais

2300



### Le Johnston's Fluid Beef

Est un aliment inestimable pour tous ceux qui ont besoin d'une nourriture vigoureuse préparée pour une digestion facile

## RICHARD LAMB

Importateur et Manufacturier de Chapeaux, Casques et Fourrures—  
Garnitures en Fourrures teintes et réparées avec soin

Des Casquettes de Fantaisie en Peluche, Velours, Polos, etc., etc., faites à ordre pour Dames et Enfants. Une visite est sollicitée avant d'aller ailleurs.

2259—Rue Notre-Dame, Montréal—2259

**CHAUSSE & MESNARD**  
ARCHITECTES.

No 77, RUE SAINT-JACQUES.  
**MONTREAL.**

TELEPHONE BELLECHASSE 2543

### LA COMPAGNIE D'ASSURANCE

## “ WESTERN ”

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1899..... \$2,025,192.55  
Sécurité pour les assurés..... 1,837,996.41

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français. J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

HONNEUR AUX REMÈDES SAUVAGES DE GEO TUCKER

ARRAPAHOO  
BAUME DES MONTAGNES VERTES  
DE GEO TUCKER, POUR  
LES MALADIES INTERNES ET EXTERNES REMÈDES BIEN CONNUS.

|   |  |   |
|---|--|---|
| <p><b>\$5.000 DE RECOMPENSE</b><br/>POUR DE MEILLEURES MEDICINES PATENTÉES<br/>VENDUS PAR TOUS PHARMACIENS ET ÉPICIERS RESPECTABLES DE NOTRE PAYS</p> | <p><b>MÈRES SAUVEZ LA VIE A VOS PETITS ENFANTS EN DEMANDANT TOUJOURS A VOTRE PHARMACIEN LES BONBONS DE CHOCOLAT INDIEN DES MONTAGNES VERTES DE GEO TUCKER POUR LES VERS.</b></p> | <p><b>N'OUBLIEZ PAS DE DEMANDER LES PETITES PILULES POMMES DE MAI DE LA MONTAGNE VERTE DE GEO TUCKER POUR LA PURGATION, DYSPÉPSIE, CONSTIPATION ETC 1/2 PILULES LA DOSE</b></p> |
|---|--|---|

DES MILLIERS DE PERSONNES SOUFFRANTES ONT IMMÉDIATEMENT RECOURS AUX Remèdes Sauvages DE GEO. TUCKER

429, RUE GRAIG EN FACE DU CHAMP DE MARS.

## ANNONCE DE John Murphy & Cie

LES PLUS NOUVELLES ET LES MEILLEURES

Les dames qui achètent leurs étoffes à robes chez nous se trouvent avoir

LES PLUS NOUVELLES ET LES MEILLEURES

Les dernières nouveautés telles qu'exhibées

LONDRE PARIS

BEAUX PATRONS combinés d'étoffes à robes, dernières nouveautés, depuis \$5 jusqu'à \$30 le patron.

BEAUX TWEEDS pour robes, depuis 50c. jusqu'à \$1 la verge.

HENRIETTAS tout laine, toute les plus nouvelles nuances d'automne, depuis 50 jusqu'à \$1.25 la verge.

NOUVEAUX DRAPS à costumes, toutes couleurs, depuis 15c., jusqu'à \$1.10 la verge.

NOUVEAUX DRAPS pour amasanes, tout laines, et double largeur, depuis 40c., jusqu'à \$1.50 la verge.

NOUVELLES ÉTOFFES carreaux pour robes, depuis 20c jusqu'à \$1.50 la verge

NOUVELLES ÉTOFFES à robes pour la neige, depuis 10c jusqu'à \$1.10 la ver.

NOUVELLES ÉTOFFES rayées pour robes, depuis 10c jusqu'à \$1.25 la verge.

Mes dames, pour toutes sortes d'étoffes à robes, vous serez sûres d'être satisfaites, si vous allez chez

JOHN MURPHY & CIE.

Echantillons à robes envoyées sur demand

## JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix  
Bell Tel. 2193 Federal Tel. 58

Considérez le Pond's Extract. Évitez les imitations

**POUR**  
Tous les Maux  
Hémorroïdes  
Contusions  
Catarrhes  
Blessures  
Douleurs  
Brûlures  
Toilette  
Intime  
ET LA  
Grippe

# POUND'S EXTRACT

Il guérit les

Engelures  
Enrouements  
Rhumatismes  
Maux d'Yeux  
Hémorrhagies  
Inflammations  
Maux de Gorge

Préparé seulement par le  
**POND'S EXTRACT CO.**  
75 Fifth Avenue  
New York